

L'ABEILLE

(Versets 54 à 62)

ASSURANCE CONTRE LA MORT

Par un Homme du Peuple

Prix de la Police : 3 fr.

PRIMES QUÉRABLES PAR L'ASSURÉ LUI-MÊME

Numéro de la Police : 60

A M _____

S'adresser à M. B. MORAS, agent général, place du Sablar, 23, à DAX (Landes)

1^{er} Novembre 1881

B. B. Moras

Un Homme du Peuple à Messieurs les Ouvriers.

MESSIEURS,

1. Il y a sur la terre beaucoup de faux prophètes, couverts de peaux de brebis et qui, au-dedans, ne sont que des loups ravisseurs ; mais c'est à la qualité de ses fruits que l'on reconnaît la valeur de l'arbre. Tous ceux qui disent « Seigneur ! Seigneur ! n'entrent pas dans le royaume de mon Père, qui est dans les Cieux, » nous a dit Notre-Seigneur Jésus.

2. Avant de nous livrer tête baissée au premier venu de ces faux prophètes, qui nous bercent et nous flattent dans nos mauvais instincts pour faire de nous le marchepied de leur ambition et le piédestal de leur orgueilleuse immortalité, demandons-leur, non ce qu'ils vont faire ni ce qu'ils vont nous promettre, mais bien ce qu'ils ont fait et comment ils ont vécu jusqu'ici. Mais, temps perdu ! Ils ne nous le diront pas : tout ce qu'ils auront de plus sincère à nous dire, ce sera de nous demander nos suffrages.

3. Quant à nous, qui, comme eux, sommes étranger au plus grand nombre d'entre vous, nous croyons devoir commencer par vous dire qui nous sommes, pour vous mettre en mesure de juger par vous-même s'il vous convient de nous donner quelque confiance.

4. Fils de travailleurs comme vous, nous dûmes, dès notre enfance, quitter nos parents pour aller ailleurs gagner notre vie. Ne sachant que fort peu lire, écrire et faire quelques chiffres, nous occupâmes nos moments de loisirs à nous instruire un peu comme nous pûmes, et certain temps plus tard, nous occupâmes nos moments de loisirs à donner le peu de nos connaissances acquises à d'autres ouvriers qui ne savaient ni A ni B, ou à peu près (184).

5. Nous avons travaillé quarante ans hors du toit paternel pour gagner notre vie, et si nous nous examinons, nous vous le disons en toute sincérité, nous ne nous reconnaissons dignes que du plus souverain mépris (82, 83) ; mais nous devons à l'ombre des autels de notre religion, de devoir ajouter que si nous nous comparons, nous devons, convenir aussi que nous n'avons jamais vécu en prodigue. Et cependant, lorsque, quarante ans plus tard, nous sommes revenu sous le toit paternel, nous y sommes revenu sans économies : c'est vous dire, Messieurs, que le peu de nos économies fut en grande partie, la part des nécessiteux (a).

6. Maintenant que nous vous avons succinctement confessé notre vie, veuillez agréer, Mes-

(a) I. Contrairement à nos goûts, nous devons ici être explicite. Des intelligences mieux cultivées que la nôtre qui, en 1878, ne surent pas nous comprendre, nous en font un devoir.

Nous ajoutons à la fin du présent opuscule la lettre inconnue, suivie des quelques répliques aux attaques qui nous furent adressées (Lettre A, v. 151 à 158, et lettre B, v. 159 à 193).

sieurs et chers Collègues, que nous essayions, avant d'achever notre course ici-bas, de vous rendre un dernier service, plus important, nous croyons, que le peu que nous avons pu faire jusqu'ici.

Un Homme du Peuple.

N. B. — 7. Nous ne nous adressons ici qu'aux ouvriers, nos collègues. Nous n'avons pas qualité pour nous adresser aux riches, ni aux grands, ni aux savants du monde parce qu'ils savent, ou du moins qu'ils sont sensés savoir mieux que nous, que la prostitution de toutes nos facultés, et particulièrement la prostitution de nos facultés morales, est devant Dieu le *criterium* de toutes nos faiblesses et de toutes nos lâchetés, à tous les degrés.

8. Quant aux demi-savants, nous n'avons pas à nous en occuper davantage, parce que leur attention est toujours détournée de l'objet principal d'un discours par une tournure de phrase plus ou moins bien réussie, par une faute de grammaire ou d'orthographe, par une lettre de plus ou de moins dans un mot, par une virgule ou un point omis ou mal placé, choses inévitables à ceux qui n'ont pas eu l'esprit mieux cultivé que le nôtre. Du reste, il est très-difficile de détourner les demi savants d'être les dupes des savants libres-penseurs. En cultivant la libre-pensée, les demi-savants peuvent se donner le luxe de se poser comme docteurs ès-libre-pensée, ce à quoi, généralement, ils tiennent beaucoup, quoique la plupart n'y comprenne rien ou à peu près.

AVANT-PROPOS.

8 bis. Nous avons vu quelque part dans les Saintes-Ecritures que, dans le principe, le peuple de Dieu était gouverné par Dieu lui-même. Plus tard, jaloux des autres peuples, il demanda un roi. Dieu lui fit prédire tous les malheurs qui allaient lui arriver (a); mais son peuple, déjà égaré en grande partie, persista avec opiniâtreté à vouloir un roi, et Dieu le lui donna. D'où il découle que l'autorité sur la terre n'est qu'une émanation de l'autorité divine ; car nous ne voyons nulle part que Dieu ait jamais donné à son peuple un gouvernement sans Dieu ni roi. Or, il est certain que si le peuple eut dû être plus heureux, Dieu, dans sa bonté infinie, lui eût donné un gouvernement sans Dieu ni roi.

A. M. D. G.

INTRODUCTION.

9. Nous sommes las de voir la triste situation que les riches, les grands et les savants du monde font à la classe pauvre et ignorante en revenant toujours à leur donner l'exemple de la même inconduite et des mêmes errements (11, 97 à 121), malgré l'expérience et les lumières du passé, qui datent de si loin, et les leçons que le Seigneur Dieu nous ménage de loin en loin.

(a). Celui qui se laisse gouverner par Dieu est affranchi de son assujettissement aux infirmités des gouvernants terrestres, qui deviennent de plus en plus imparfaits à mesure qu'ils s'éloignent plus de Dieu (66 à 71).

10. Notre premier père accuse de sa première faute la compagne que le Seigneur Dieu lui avait donnée; notre première mère accuse le serpent, et aujourd'hui encore, à partir de notre enfance, sur les bancs de l'école ensuite, dans la société plus tard, et jusque sur les sellettes des tribunaux, nous sommes toujours blancs comme neige, notre voisin seul est coupable.

11. Dans le principe, les fils se détachent de la religion primitive de leurs pères et font plier leur manière de servir Dieu, chacun selon les besoins de ses passions. De là le commencement du polythéisme, et les grands en vinrent jusqu'à se faire diviniser eux-mêmes, alors qu'ils doutaient que les femmes et les esclaves eussent une âme à sauver. Avec ces divinités multiples, le désordre dans les mœurs et la tyrannie dans la société en vinrent à ce point que les plus grands philosophes de l'antiquité (Platon, Pythagore et Socrate) reconnurent l'impuissance de réformer les mœurs des hommes, à moins qu'il ne plût à Dieu d'envoyer quelqu'un pour les instruire de sa part.

12. Le Christ, l'envoyé de Dieu, promis dès le principe, se présenta sans armes et sans force de résistance matérielle et vint opérer cette réforme morale en prêchant de brûler ce qu'on avait adoré et d'adorer ce qu'on avait brûlé jusque-là, réforme si miraculeuse, dans les conditions où elle s'est établie, qu'il est surprenant que l'homme le plus pervers n'ait pas des yeux pour voir ni des oreilles pour entendre.

13. Les grands, les tyrans, les savants, les prêtres de fausses religions et les peuples résistent. Une lutte d'environ quatre cents ans s'engage, pacifique de la part des fils du Christ, et des sillons fertilisés par le sang des martyrs sortent les plus grandes lumières de l'Église. Les peuples sont soumis, les grands sont vaincus, et comme les grands du monde ne sont grands que dans la mesure de l'admiration des peuples (a), ils se font chrétiens eux-mêmes et prennent les rênes de la religion en envoyant leurs fils dans le sacerdoce, les uns par vocation, les autres pour mieux en imposer aux peuples (b).

14. Le démon, qui ne vit que de discordes, regrette de voir sa proie lui échapper. Il suscite au sein de la religion chrétienne même des novateurs qui se multiplient et s'éteignent sans succès. La religion arrive à l'apogée de sa gloire, et comme la prospérité et les honneurs du monde corrompent tout, les parvis du temple sont souillés par des chrétiens indignes de ce nom.

15. De nouvelles divisions surgissent. Il en coûtait aux grands, sous le souffle du démon, de s'incliner sous l'autorité religieuse, mal représentée par des ministres relâchés.

16. De nouveaux réformateurs se présentent. Ils offrent aux princes et aux rois de

(a). II. Racine, miné par les chagrins que lui causèrent les disgrâces que lui attira son plus beau chef-d'œuvre, mourut convaincu que son travail ne valait rien, malgré l'assurance contraire d'hommes qui avaient autorité et qualité pour remonter son moral. Ce ne fut qu'environ soixante ans plus tard qu'*Athalie* fut généralement reçue comme son plus beau chef-d'œuvre.

Aussi les grands, aujourd'hui, ont-ils beau jeu, pour se grandir plus vite, de flatter les mauvais instincts des masses perverses et ignorantes.

(b). III. Depuis que la religion n'est plus en honneur dans les peuples, aujourd'hui égarés en grande partie, les riches et les grands en ont à peu près déserté le sacerdoce.

s'affranchir de l'autorité religieuse. Ceux-ci ne demandaient pas mieux ; ils ressaisissent les vieux débris de la vieille société pour redevenir les maîtres absolus de l'Etat et de la religion (a).

17. La France résiste ; mais des philosophes pervers et mensongers prêtent leur concours à l'esprit immonde. Ils exposent aux yeux des peuples le relâchement des prêtres, la corruption des rois ; ils persillent et tournent en ridicule la religion et dénaturent tout ce qui est sain pour détruire dans les peuples la foi en la divinité de la religion chrétienne, la remplacer par les haines (119 à 122), la démoralisation et la licence, et se créer ainsi autant d'adeptes débauchés sans lesquels ils ne peuvent rien pour ressaisir le sceptre de la vieille société, qui n'a jamais su faire que des tyrans, des esclaves et donner l'exemple de la débauche la plus effrénée.

18. La Révolution arrive. Tout est gagné, tout est perdu ! Mais les uns et les autres comptaient sans Dieu, qui ne voulait s'en servir que pour fustiger les peuples, les rois et les prêtres relâchés ou corrompus et les faire rentrer ainsi de nouveau en eux-mêmes (84 et 85).

19. Les libres-penseurs de la nouvelle école objectent souvent les guerres de religion, la Saint-Barthélemy, l'Inquisition, etc., etc. (89 à 96), pour combattre la foi en la divinité de la religion et continuer ainsi l'œuvre perverse de leurs devanciers. Nous n'avons pas à examiner ici ce que valaient ou ce que ne valaient pas les chrétiens qui ont fait usage de ces moyens pour défendre la religion. Nous voulons, au contraire, admettre avec eux, *par hypothèse*, que la religion ne fut qu'un prétexte, et qu'au fond ils ne furent que des suppôts du démon.

20. Examinons notre religion à sa naissance, examinons son fondateur, et nulle part nous ne verrons les caractères de la divinité comme dans notre religion. Les chrétiens des premiers siècles de l'Eglise ont su, à l'exemple de leur Maître, combattre par la persuasion et donner l'exemple des plus nobles vertus. Pour confesser leur foi, ils ont su mourir sur les échafauds supporter la prison et se laisser condamner à être dévorés dans les cirques par les bêtes féroces.

21. L'homme sans la foi à une loi révélée par Dieu est une petite divinité fort nuisible par ses actes, parce qu'elle tend à tout s'asservir ; diabolique dans ses principes, parce qu'ils sont le renversement de tout ordre ; cruelle et tyrannique dans la mesure du développement de ses facultés intellectuelles et physiques, parce que, plus elle est conséquente avec elle-même, plus elle devient défiante, d'un regard de fouine d'abord, farouche. ensuite et finit par trouver ses délices dans l'assouvissement de la cruauté (104 à 118).

22. Exemple : ce qui s'est pratiqué et se pratique encore de nos jours, tantôt par certains potentats, tantôt par certaines gens du peuple, *toujours par les sociétés secrètes*, soit dans les républiques des Etats-Unis, du Pérou, de Bolivie, de l'Equateur, du Paraguay, soit en Russie, soit en Prusse, soit en Espagne, soit en Italie, etc. ; même en France, il n'y a pas

(a). IV. L'antagonisme entre la religion divine et les faux principes des libres-penseurs et des fausses religions maintient les sociétés dans un certain ordre moral. Si la vraie religion avait pu disparaître de dessus la terre, il y a longtemps qu'il en eût été fait de la société, c'est-à-dire que nous serions revenus sous la pression tyrannique et l'esclavage des polythéistes modernes, fidèles miroirs des polythéistes de l'antiquité. Les fausses religions et les faux-principes des libres-penseurs n'ont de vie que par le besoin de rivaliser, autant que possible, avec ce qui est vrai, et ce sont ces luttes morales qui retiennent les novateurs et les libres-penseurs sur le qui-vivé moral. La vraie religion est aux fausses religions et aux faux principes ce que le mors entre des mains fermes et habiles, est à la bouche d'un cheval fougueux.

encore longs jours, avec quelques heures de résistance de plus, Paris n'était plus que monceaux de ruines. Même aujourd'hui, après avoir grâcié les condamnés de la Commune, ceux même qui les ont rappelés après leur avoir fait grâce, se voient dans la triste nécessité de les faire de nouveau condamner par leurs tribunaux comme coupables d'apologie du régicide.

23. Or, les princes, les rois, les otages et les présidents de république, ne sont que des hommes comme nous. Les libres-penseurs ont donc les mêmes raisons et la même autorité de se défaire de tous les hommes, quels qu'ils soient et à quelque classe qu'ils appartiennent, lorsque ces derniers contrarient leurs instincts pervers, comme, du reste, nous en avons eu des exemples sous le règne des terroristes de la première Révolution. Nous ajoutons même qu'en vertu de leurs principes, *c'est un devoir sacré pour eux* de s'assujettir tous les hommes qui peuvent leur être utiles et de se débarrasser de tous ceux qui les gênent, comme le propriétaire se débarrasse, lorsqu'il le peut, des bêtes fauves qui dévastent sa basse-cour, ce que nous verrons plus tard (97 à 121).

24. Nous le répétons, la prospérité, les honneurs et les grandeurs d'ici-bas, qui nous ramènent toujours vers le goût des choses sensuelles et matérielles, sont les agents les plus destructeurs de la saine morale et des grandes vertus, parce qu'ils sont les excitants les plus actifs de nos instincts pervers et de nos appétits les plus grossiers.

25. La religion est un secours mis à la portée de tous pour nous aider à nous remettre sur la voie qui conduit à Dieu ou pour nous y maintenir si nous y sommes déjà, et les chrétiens qui, dans la prospérité, se relâchent en s'attachant aux choses sensuelles et matérielles, ne font que se rapprocher de plus en plus des pratiques des incrédules (22 et 23).

26. Si donc les guerres de religion, la Saint-Barthélemy, l'Inquisition, etc., sont des choses iniques, les chrétiens qui s'en sont servis n'ont fait que professer, sous prétexte de religion, les pratiques des incrédules. Les incrédules sont donc mal fondés de reprocher aux autres, quels qu'ils soient, les cruautés dont eux-mêmes se servent pour arriver à leurs fins. Il ne faut pas confondre avec les chrétiens, si faibles qu'ils soient, les hypocrites en matière de religion. Ceux qui font métier de religion pour arriver à leurs fins font partie de la famille des incrédules ; ils sont conséquents avec eux-mêmes : à défaut de force, ils se servent de ruses (du verset 52, voir 6) (a).

27. Il n'y a sur la terre que deux grandes classes d'hommes : les chrétiens et les libres-penseurs. Tout homme sur la terre appartenant à une secte quelconque qui pratique les lois de Dieu, à seule fin de faire sa volonté sainte, est chrétien par le fait de sa conduite. Egale-

(a). V. Il en est qui nous ont eu objecté, à titre de reproche, que les chrétiens ont eu donné l'exemple de la révolte et de l'assassinat.

Nous n'aurions qu'à les renvoyer aux versets 27 et 115 à 139 ; mais, pour leur donner ample satisfaction, admettons qu'ils soient dans le vrai.

Dans ce cas, ou les chrétiens ont eu ou n'ont pas eu raison d'être des révoltés, des tyrans et des assassins. S'ils ont bien fait, pourquoi leur en faire un crime ? Et s'ils ont mal fait, pourquoi les incrédules suivent-ils leurs exemples ?

Du reste, il ne faut pas s'appesantir longtemps sur les conséquences logiques des doctrines des libres-penseurs pour découvrir que, dans le secret de leurs pensées, ils trouvent par trop naïf de s'abstenir de vols et d'assassinats, lorsqu'ils peuvent en user impunément, pour arriver à la plénitude de leurs jouissances, seule raison qui les attache à la vie présente.

ment, tout hypocrite, fût-il revêtu du caractère sacerdotal, qui fait métier de religion pour arriver à ses fins est, par ce même fait, de la famille des libres-penseurs.

28. Un chrétien peut descendre très-bas ; mais si bas qu'il descende dans les degrés de la vertu, il ne peut jamais descendre au-dessous du niveau des incroyants (21 à 23), d'où il suit que, pour si peu de foi qu'un homme possède, il est toujours préférable à celui qui n'en possède pas du tout.

29. La religion seule, en nous ramenant à Dieu, établit sur la terre la seule véritable liberté, la seule véritable égalité et la seule véritable fraternité. Le parfait chrétien possède ces qualités aussi pleinement qu'humainement parlant on puisse y parvenir (32 à 52). Si le tout de la perfection qu'on puisse atteindre est préférable à la partie, la partie est préférable au néant, d'où il suit que le plus faible des chrétiens vaut mieux que le plus inoffensif des incroyants. C'est ce que la logique du bon sens va nous démontrer ; mais, auparavant, suivons un conseil donné par Descartes.

PREMIER ENTRETIEN.

30. Un certain propriétaire des environs de Dax habitait, il y a quelques années, une maison en torchis qui était loin de lui offrir le confortable qu'il pouvait se donner. Dans cette situation, il prit le parti de s'en faire construire une en pierre, agréable, commode, solide et bien fermée ; mais pour éviter d'avoir à coucher à la belle étoile, il se garda bien de détruire sa vieille cahute avant que la nouvelle construction ne fût achevée.

31. Egalement avant de mettre le feu à l'habitation de paille et de boue que les libres-penseurs voudraient nous faire habiter, où nous ne pouvons trouver que la mort, érigeons les seuls vrais principes qui puissent nous conduire à la vie.

32. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

33. Lorsque les chrétiens et les incroyants sont conséquents avec eux-mêmes, tout ce qui est vice pour le chrétien est vertu pour l'incroyant et *vice versa*.

34. Les uns et les autres sont entachés de péché originel d'abord, de péché véniel ensuite, et tous sont susceptibles de péché mortel, mais avec des conséquences si opposées, que la répression des péchés chez les chrétiens soutient le pivot de l'ordre social, tout en les préparant à la vie éternelle, tandis que la répression des péchés chez les incroyants porte à son paroxysme le désordre dans la société, tout en préparant ces derniers aux flammes éternelles.

35. Le chrétien qui se dévoue pour sa famille, pour ses frères ensuite, pour sauver sa patrie et qui pousse son dévouement, au nom de Dieu, jusqu'au sacrifice de sa vie passagère ici-bas en faveur de la société, arrive au sublime de la vertu. Il n'y a que ceux qui renoncent aux douceurs de leur famille pour se consacrer entièrement aux intérêts de la grande famille universelle qui puissent monter encore plus haut dans les degrés de la vertu.

36. Que gagnent les chrétiens à une pareille conduite ? Le bonheur, la gloire et la vie qui ne finissent jamais ! seuls objets de toute leur ambition, unique but de leur existence ici-bas.

37. L'incroyant, qui ne tient qu'à la vie présente, aux honneurs, aux biens et aux plaisirs

qui s'y rattachent, et qui ne voit au-delà de la tombe que le néant, ferait une chose absurde en modelant sa conduite sur celle des chrétiens.

38. Qu'y gagnerait-il ? Les soucis, les veilles, les fatigues, les privations, les souffrances, la mort, toutes choses contraires au but qu'il se propose, ce qui constituerait son péché mortel (108).

39. Les uns et les autres sont mus par une question d'intérêt personnel qui va toujours de l'avant, sans que jamais ils puissent saisir l'objet qui fasse la plénitude de leur ambition. Et, chose merveilleuse ! cette ambition, qui nous presse d'aller toujours plus loin, sans jamais nous laisser saisir l'objet qu'elle nous fait poursuivre, fait le bonheur infini du chrétien, alors qu'elle crée les tourments éternels des incrédules. Il ne leur est pas plus possible, aux uns qu'aux autres, de ne pas vouloir leur bonheur qu'il ne leur est possible de se laisser mourir de faim s'ils ont des aliments pour se nourrir, qu'ils soient en bonne santé et sains d'esprit.

40. Les ordres de Dieu ne sont pas le fait d'un caprice, comme cela se pratique la plupart du temps chez les humains. Ce qu'il nous défend est contraire à notre bonheur et à notre élévation ; ce qu'il nous ordonne est ce qui nous conduit à la vie, à la gloire et au bonheur éternels.

41. L'enfant naît d'abord selon les lois de la nature. Les sacrements en font ensuite un chrétien, c'est-à-dire un enfant de Dieu, sans qu'il ait encore conscience de ce qu'il est. S'il obéit à Dieu, ce n'est d'abord que par la même crainte du châtement qui le fait obéir à son père selon la nature, ne sachant pas encore discerner qu'il ne cueillera que ce qu'il aura semé lui-même ici-bas, ni que, par son obéissance ou sa désobéissance à Dieu, il deviendra lui-même, grâce aux conditions de liberté dans lesquelles il a été créé, l'auteur de sa félicité ou de ses tourments éternels.

42. Plus tard, ses facultés intellectuelles se développent. La crainte fait place à l'amour, qui se développe toujours plus, à mesure que le mal que Dieu se donne pour le bonheur de ses élus se dévoile à ses yeux. L'amour le soulève au-dessus du niveau de la terre et le place au-dessus des nues. Dans cet excès d'amour, il s'oublie lui-même ; il ne voudrait plus que sacrifices pour son Dieu. Il voudrait pouvoir se pulvériser, s'anéantir pour l'objet de son amour ; mais plus il veut s'imposer de sacrifice, plus il surnage dans l'abondance. Il en vient à s'écrier avec sainte Thérèse : « Ou souffrir ! ou mourir ! Je meurs de ne pas pouvoir mourir pour vous, ô mon Dieu ! » Et une force secrète le plonge encore une fois dans un océan de bonheur ! Merveilleux effets de ne jamais obtenir ce que l'on désire, dont les douceurs infinies ne sont connues que des seuls enfants de Dieu.

43. Il se rend ! Il ne peut rien pour son Dieu, qui cependant fait tout pour lui. Il tourne ses regards du côté de la terre, et là il voit une foule de créatures au même titre que lui devant Dieu, par conséquent ses frères, quelque égarés qu'ils soient. Il n'est pas un coin de la terre, si éloigné qu'il soit, habité par un homme qui ne soit son frère au même titre que lui devant Dieu.

44. Il voit qu'il ne lui appartient pas de préférer une portion de l'ouvrage de la main de Dieu à une autre portion de l'ouvrage de la main de Dieu, sous peine de faire injure à Dieu lui-même.

45. Il sent que son existence n'appartient qu'à Dieu, et qu'il doit par conséquent la respecter comme telle, quoiqu'il y tienne fort peu, tant son désir est grand d'aller rejoindre son bien-aimé.

46. Il sent qu'il doit éviter tous les sacrifices inutiles de son être, qui sont autant d'atteintes partielles portées à sa vie.

47. Il sent qu'il doit ses soins à son existence, à celle des siens, à celle de son prochain et jusqu'aux plus éloignés, dans l'ordre de ses devoirs et la mesure de son possible.

48. S'il ne lui est pas permis de se sacrifier inutilement d'un côté, et que d'un autre il ne puisse rien pour son Dieu, qui cependant le couvre de ses faveurs, il s'avise que le sacrifice de son être en faveur de ses frères, à l'exemple de son bien-aimé le Christ, sera une chose agréable à Dieu, et qu'il pourra, par le canal de ses frères (175, 176), faire ce qu'il n'a pu obtenir jusqu'ici : vaincre son Dieu jusqu'à devenir semblable à lui, non-seulement du côté du bonheur, mais aussi du côté de la gloire !

49. Jusqu'ici, ce n'était qu'un enfant gâté, qui jouissait sans gloire et sans mérite du bien-être de son père. Aujourd'hui, il va devenir Dieu lui-même, en vertu de la gloire qu'il va se créer par son mérite, son travail et son libre arbitre, grâce aux premiers dons gratuits que Dieu lui a faits, qui sont à l'accomplissement de ses devoirs ce que les axiomes sont aux mathématiques.

50. Il se dévoue donc, au nom de Dieu, en faveur de ses frères ; mais au lieu d'en obtenir la reconnaissance, il n'en obtient que le mépris, l'ingratitude, la jalousie, les calomnies, les imputations les plus mensongères, les brutalités, la prison, l'échafaud, toutes choses fort difficiles à pardonner par l'homme qui n'est encore né que de la femme.

51. Mais lui qui tient pour fort peu aux choses d'ici-bas, qui en connaît toute la vanité, qui n'y voit que jeux d'enfant pour ceux qui s'y arrêtent et qui sait qu'ayant en conscience rempli sa tâche avec ou sans succès, il en aura le même mérite devant Dieu (278, 344, 367), comprend les paroles divines qui furent prononcées sur le Golgotha et répète avec son bien-aimé le Christ : « Pardonnez-leur, mon Père, car ils ne savent ni ce qu'ils font ni ce qu'ils disent ! »

52. La question d'intérêt personnel qui nous fait agir, quoique oubliée dans le feu de notre dévouement à Dieu, n'en existe pas moins en nous, souvent à notre insu, lorsque nous sommes enlevés par les prodiges de l'amour que les libéralités de Dieu produisent en nous. Et il serait absurde, contraire à tout ordre et contraire au bien-être de tous que par des sacrifices successifs, sous le vain prétexte de désintéressement, nous voulussions ériger en vertu le sacrifice de notre vie en pure perte, sans aucun bénéfice pour nous (a) alors que les lumières de la

(a). VI. Si le désintéressement, dans le domaine des incrédules, qui ne voient rien au-delà de la tombe, était une vertu pour chacun, ce serait une vertu pour tous, et dans ce cas, le sublime de la vertu, que l'on doit souhaiter à tous (qui consiste dans le sacrifice de la vie de chacun pour le bien de tous), conduirait la société au néant en pure perte, ce qui serait absurde ; car, d'un autre côté, il n'est pas admissible qu'il convienne d'ériger en vertu le sacrifice de chacun pour faire jouir les autres de voluptés malsaines ou pour le moins toujours inutiles (101 à 103). Lorsque le tout d'une chose est absurde, les parties qui concourent à former ce tout sont absurdes aussi. D'où il suit que l'incrédule est absurde lorsqu'il parle de désintéressement, de générosité, de dévouement, de sacrifices en faveur de tel ou tel ou de la société, à moins que ce ne soit là un adroit hypocrite qui tienne ce langage pour mieux exploiter ceux qui l'écoutent.

foi, les lumières de la raison et les lumières des instincts que Dieu a mis en nous nous portent à prolonger notre existence et notre bien-être, même au-delà de l'éternité, si l'éternité avait des bornes. Seulement, il y a ceci de particulier dans la vie du chrétien, que plus il s'impose de sacrifices en faveur de ses frères, sacrifices qui, au fond, ne sont qu'apparents, plus il éloigne les bornes de la vie et du bien-être qu'il poursuit, quoique la vie et le bien-être de tous les élus soient sans bornes, mystère que nul ne pénètre que ceux que Dieu éclaire de sa lumière divine.

53. La seule maison confortable qu'il nous importe au premier chef d'habiter étant édifiée, passons à la maison de paille et de boue que nous avons à brûler.

DEUXIÈME ENTRETEN.

54. Un jour de printemps, sorti pour faire prendre l'air à un de nos enfants, nous rencontrâmes un groupe d'autres enfants qui s'apitoyaient sur le malheureux sort des hannetons.

55. Nous leur dîmes : « Que faites-vous là ? »

56. Ils nous répondirent : « Il y a ici une abeille que nous voudrions tuer, parce qu'elle veut manger les hannetons... les pauvres !! » — Et de la haie, nous vîmes un frelon s'échapper.

57. Sans pousser plus loin nos investigations, nous admirâmes le bon cœur de ces enfants, à côté de tant d'autres qui sont si cruels pour les petits êtres.

58. Demi-heure plus tard, nous rencontrâmes encore le même groupe, qui battait les haies et faisait tomber des hannetons engourdis, presque inertes, qu'ils réchauffaient de leur haleine.

59. Nous leurs demandâmes : « que voulez-vous en faire ? »

60. « Nous en amuser ! » nous répondirent-ils.

61. Eh bien ! les libres-penseurs sont aux ouvriers ce que les enfants sont aux hannetons. Leur commisération en faveur des ouvriers ne va que jusqu'à leur représenter les abeilles (*qui manipulent leur miel en faveur de l'humanité, sans distinction de parti ni d'opinion, ni de classes ni de condition*), comme autant de croquemitaines, de guêpes et de frelons qu'il faut détruire. Et après les avoir fait tomber dans l'inertie par leurs exclamations et leurs discours mensongers, ils les relèvent de leur engourdissement en les réchauffant de leur haleine empoisonnée, pour en faire leur propriété et autant d'instruments aveugles de leur haine contre tout ordre et contre tout ce qui est bien, aux dépens de la liberté des ouvriers et, au besoin, aux dépens de leur vie.

62. La preuve de cet exposé succinct va faire l'objet de notre second entretien.

PENSÉES A CULTIVER ET A PRODUIRE EN BON FRANÇAIS.

63. Liberté, Egalité, Fraternité ! C'est la devise du jour, c'est la vôtre, c'est la nôtre ; mais elle s'offre à nous sous des aspects divers, et c'est à l'homme de Dieu d'en savoir discerner le sens vrai du sens menteur.

64. La véritable égalité ne peut exister qu'à la condition de voir en chacun de nous une portion de l'ouvrage de la main de Dieu, que nous devons respecter comme telle ; à Dieu de

juger son œuvre comme il l'entend. En dehors de Dieu, quel que soit le langage des hommes, il n'y a que lignes de démarcation, des favoritismes injustes et souvent inintelligents.

65. La véritable fraternité ne peut exister qu'à la condition de voir les intérêts de chacun s'accorder avec les intérêts de tous, et les intérêts de tous avec les intérêts de chacun, comme cela se pratique chez les vrais chrétiens (30 à 52). En dehors de ceux-ci, il n'y a que guerre aux intérêts, aux honneurs et aux plaisirs de ce monde, parce que la même matière que l'on convoite ne peut pas être à tous à la fois, d'où, les jalousies, l'envie, les mensonges, les discordes, les haines, les vengeances, les vols, les assassinats, et ce n'est pas ainsi que se pratique la fraternité.

66. La liberté est la conséquence de la vie du chrétien (175, 176, 178, 179). Partout ailleurs ce n'est qu'un vain mot, bon à faire des dupes : ce n'est que la licence dans le désordre, la débauche et la tyrannie des uns contre les autres mises en pratique par la force et par la ruse sous prétexte de liberté.

67. Vous voulez priver le chrétien des biens que vous aimez ! Mais il les répudie déjà comme choses fort dangereuses pour arriver au but qu'il se propose !

68. Vous le mettez dans vos prisons ! Mais son Dieu l'y suit ; et c'est tout ce qu'il désire !

69. Vous le torturez ! Mais vous ne faites qu'augmenter son bonheur et sa gloire !

70. Vous le conduisez à l'échafaud ! Mais vous ne faites que le placer plus vite en face de son Dieu (43, 50, 51), seule chose qu'il appelle de tous ses vœux !

71. Vous ne pouvez rien sur l'esprit du chrétien, qui n'a que faire de tout ce que vous ambitionnez ! Les seules choses qu'il ait le plus à redouter, ce sont vos flatteries et vos faveurs !

72. Vous voulez, vous hommes, qui ne connaissez encore que la matière qui vous corrompt, donner la liberté, l'égalité et la fraternité à quelqu'un ! Mais on ne donne pas aux autres ce que l'on ne possède pas soi-même !

73. Vous voulez obtenir de vos semblables la liberté, l'égalité et la fraternité ! Mais c'est le comble de l'ineptie que de vouloir obtenir du néant quelque chose de palpable.

74. La liberté, l'égalité et la fraternité ne sont accessibles qu'à ceux qui ont su s'élever jusqu'à naître de nouveau selon les lois de l'Esprit saint, et c'est à chacun de nous de savoir y arriver indépendamment du concours et de la volonté d'autrui. Pour y parvenir, il n'y a qu'à réprimer en nous tous les mauvais penchants, qui ne s'accordent ni avec nos vrais intérêts ni avec les vrais intérêts d'autrui, et non courir après la satisfaction de nos appétits grossiers, impurs, sensuels et matériels, qui n'ont jamais su faire de l'homme qu'un esclave et une brute jalouse et haineuse.

75. Une seule chose est utile à l'homme : Aimer Dieu et le servir lui seul. En dehors de Dieu il n'y a que vanité, orgueil, égoïsme et corruptions de toutes sortes.

76. L'homme en venant sur la terre n'a qu'un but utile : c'est celui de s'y exercer à devenir digne de Dieu par le rapprochement et la comparaison de ses erreurs, de ses écarts, de ses défauts, de ses travaux et de ses vertus ; par le rapprochement et la comparaison des erreurs, des écarts, des défauts, des travaux et des vertus d'autrui ; car tel qu'il est dans les conditions de liberté où il a été créé (542), l'homme porterait partout ailleurs le désordre tout comme ici. Pour l'homme, la vie présente est à sa vie future ce que, pour l'enfant, le collègue est à sa vie sociale plus tard. Voilà son seul et unique but utile ; il n'en a point d'autres.

77. Nous sommes tous des instruments de la volonté divine, mais divisés en deux classes :

78. Les instruments volontaires, qui composent la classe du petit nombre des élus ;

79. Et les instruments involontaires, qui composent la si nombreuse classe d'hommes de perdition.

80. Un but est à atteindre, et si agréable que soit la voie qui s'en écarte, elle n'est point une voie de progrès, ni de gloire, ni de bonheur. Au contraire, ce que l'homme a pour habitude d'appeler la fortune, la gloire et les honneurs humains, n'est autre chose que la mère qui enfante la corruption humaine au suprême degré (243 à 253, 269 à 278).

81. Lorsqu'un homme est malade, il doit souffrir pour guérir, selon la gravité de sa maladie. Ainsi en est-il d'une société en des proportions en rapport avec sa longévité et l'importance de sa population.

82. Le savoir, la prospérité, la fortune, la puissance, la force, l'adresse, le crédit, la gloire et les honneurs humains sont si bien détournés de leur véritable fin, qu'ils corrompent tout (269 à 278), à ce point :

83. Que l'homme le plus pervers de la partie la plus perverse de la société (395) ne saurait inventer assez de mensonges ni assez d'infamies, ni commettre assez de lâchetés ni assez de crimes, et les ajouter à ce qu'il peut savoir de vrai (17), pour descendre dans les bas-fonds où se trouvent les vraies couleurs au moyen desquelles on serait susceptible de dépeindre le vrai tableau de la dégradation de la partie la plus saine de la société.

84. Elle n'a pas cependant, cette dernière, anéanti toutes ses espérances ni toutes ses ressources pour se sauver. Aussi Dieu, qui ne veut que le bonheur de ses élus, épuise-t-il, pour les sauver, jusqu'aux derniers moyens conciliables avec leur bonheur et leur dignité, leur grandeur et leur liberté.

85. C'est alors que l'on voit se déchaîner ces hordes abjectes (18, 79, 354 à 357) et se ruer comme autant de bêtes farouches sur ceux qui sont le plus sains dans la société (82, 83) pour faire rentrer ces derniers en eux-mêmes (aux grands mots les grands remèdes !) (18). Et pendant que les instruments involontaires de Dieu (79) ne se rendent ainsi, de plus en plus, qu'une valeur négative à leurs dépens, ils se rendent, malgré eux-mêmes et contrairement à l'objet qu'ils poursuivent, une valeur positive en faveur des instruments volontaires de Dieu (78), c'est-à-dire des élus.

86. Une loi révélée par Dieu était nécessaire pour nous sauver et pour maintenir du même coup le pivot de l'ordre social ici-bas. La foi en cette loi est la planche de salut offerte aux hommes pour se sauver, lorsqu'ils arrivent aux dernières limites de leur saine raison bornée (339).

87. Cette loi constitue la seule religion digne de notre foi et de notre respect (32 à 52) ; toutes les autres n'en sont que des altérations, nées de l'erreur, de l'orgueil, de l'égoïsme, de l'amour-propre froissé et de nos appétits grossiers. Ces dernières sont à la vraie religion ce que les discordes et les divisions, nées du démon, sont dans la politique, dans les communes, dans les familles, dans l'homme lui-même.

Elles peuvent se définir par ces mots : un grand pas fait vers la libre-pensée.

89. La politique n'a de raison d'être qu'à la condition d'être à la religion ce que le corps est à l'âme de chacun de nous. En dehors de la religion, la politique n'est que jeux d'enfants pour les uns, qui s'en font par ignorance, par sottise et par haine une idole à laquelle, au besoin, ils sacrifieraient leur patrie, s'ils le pouvaient (22, 119 à 121), et un moyen que les autres se disputent par la force et par la ruse (21 à 23, 339) pour se donner ici-bas la meilleure part possible, et, au fond, le succès dans la politique, comme dans les plaisirs les plus mondains, ne laisse après lui que des déboires, conséquence de la libre-pensée.

90. D'où il suit qu'il n'y a de résistance ni de révolution légitime nulle part, si résistances et révolutions légitimes il y a quelque part, qu'à la condition de maintenir ou de rappeler le règne des lois de Dieu sur la terre. En dehors de l'ordre divin, le succès justifie les moyens (464 à 466), et il n'y a que la force brutale et les ruses sataniques qui aient force de lois. Et cependant ce sont ceux qui observent le mieux les lois de Dieu sur la terre qui se révoltent le moins ou ne se révoltent jamais, parce qu'ils savent que la plus grande gloire et la plus grande force de la religion sont dans le martyre de ses enfants en faveur des égarés.

91. Toute autorité nous vient de Dieu, et nul sur la terre n'a autorité ni qualité pour enseigner, instruire, diriger, gouverner, commander que comme un voleur, lorsqu'il n'est que libre-penseur (8 bis).

92. La moralité, l'honnêteté et la probité des libres-penseurs se bornent à ne pas franchir les limites qui les séparent du domaine de la police, des gendarmes et des tribunaux humains, parce qu'il leur en cuirait.

93. S'ils sont honnêtes, ils le sont par force ; entre deux maux, ils choisissent le moindre.

94. Ou ils le sont par ruse : pour mieux exploiter ceux qui les écoutent ;

95. Ou ils le sont par tempérament : chacun prend son plaisir où il le trouve ;

96. Et souvent ils le sont par ces trois cas à la fois : parce que le libre-penseur, comme le chrétien, est un-composé d'instincts bons et mauvais, auxquels seuls il obéit, tandis que le chrétien n'obéit qu'à Dieu.

97. Il est des hommes sur la terre connus vulgairement sous la désignation d'incrédules, qui ne sont que de véritables caméléons. Ils n'ont pas de couleurs par eux-mêmes ; ils ne font que refléter les vices et les vertus en honneur dans le milieu qu'ils habitent, pour obtenir par la ruse ce qu'ils ne peuvent obtenir par la force. Ces hommes changent de nom et de couleurs en changeant de saison. Ils se sont fait appeler dieux, demi-dieux (11), novateurs, réformateurs, philosophes, etc., etc., et aujourd'hui ils se font appeler libres-penseurs ; mais au fond, ce ne sont que les mêmes satellites qui gravitent toujours autour du même centre vicieux : le démon. C'est ce que nous allons essayer de démontrer.

98. A côté d'une fort petite somme de sentiments d'humanité, l'homme est instinctivement égoïste, cruel et tyrannique. Pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à éliminer en lui les vertus chrétiennes, qui ne sont pas de son naturel, qu'il ne tient que de l'éducation reçue dans les milieux où il a vécu [quoique souvent il ait la prétention de vouloir se les approprier comme siennes], et ensuite l'observer dans son enfance (54 à 60), le suivre à l'école, à l'atelier, dans les carrières libérales, dans sa vie publique et, par-dessus tout, dans sa vie

privée, et nous ajoutons que, la religion mise de côté, comme n'étant que d'invention humaine, nous avons le regret d'avoir à constater que la logique de la plus saine raison lui fait même un devoir, *sacré pour lui*, d'être égoïste, cruel et tyrannique.

99. Pour le démontrer, nous allons prendre le libre-penseur, qui ne croit à aucune loi révélée par Dieu.

100. Et d'abord, le libre-penseur n'a ni autorité ni qualité pour s'abriter derrière le fantôme d'un dieu de son invention, pas même en invoquant le merveilleux de la nature (370 à 392) ; car le libertin, le voleur et l'assassin, en vertu de leur autorité humaine, qui est au même titre que celle des libres-penseurs, auraient qualité aussi pour rejeter le bien ou le mal fondé des enseignements d'autrui, contraires à leur autorité de se créer des dieux selon les besoins de leurs instincts pervers, ce qui reviendrait au droit pour chacun de se créer son Dieu selon sa fantaisie, nous ramenant ainsi au polythéisme de l'antiquité, époque des dieux voleurs et adultères (41).

101. Partant, le passage du libre-penseur sur cette terre n'a pas de raison d'être. Le libre-penseur sort d'une éternité de néant ; il travaille pour manger, boire, dormir, se vêtir, s'amuser plus ou moins bien, plus ou moins salement, souffrir malgré lui, puis revenir dans une nouvelle éternité de néant. A quoi est utile son existence sur la terre ? A rien !

102. Au contraire, la présence du libre-penseur ici-bas est très-nuisible, parce que les principes qu'il émet sont le renversement de tout ordre ; elle est moins qu'inutile pour lui-même, parce qu'en moyenne, il souffre sur cette terre plus qu'il n'y jouit. Aussi, lorsqu'il est conséquent avec lui-même, il se détruit, n'ayant à rendre compte de ses actes ni de sa vie à nul autre qu'à lui-même (44 à 46).

103. Si, par un instinct qu'il ne raisonne pas, il tient quand même à la vie présente, il n'a d'autres lois à respecter que celles du plus fort sur le plus faible, du plus rusé sur le plus borné, et, conséquent avec lui-même, son devoir est de tout s'asservir par tous les moyens possibles et de tout détruire là où les intérêts d'autrui sont contraires à ses propres intérêts, à ses sympathies, à son bonheur, parce qu'il est à lui-même sa seule et unique divinité.

104. Lorsque les chrétiens et les libres-penseurs, avons-nous dit (33) sont conséquents avec eux-mêmes tout ce qui est vice pour le chrétien est vertu pour l'incrédule et *vice versa*.

105. S'il est des êtres sur la terre inutiles au libre-penseur, il lui est loisible de s'en défaire ; s'il en est de contraires à ses intérêts, il est de son devoir de les détruire ; tout sentiment instinctif de générosité qui le ferait incliner vers un sacrifice quelconque en faveur d'autrui doit être repoussé par lui comme vice, portant une atteinte partielle à la vie et au bien-être qu'il poursuit (46).

106. Son péché originel, ce sont les bonnes tendances de sa nature, qu'il doit combattre comme contraires à son but, chaque fois qu'elles impliquent un sacrifice quelconque de sa part.

107. S'il cède à ses élans généreux, même au prix d'une gêne seulement, si légère soit-elle, il commet son péché véniel.

108. Si, par faiblesse ou par une illusion de sa générosité, qu'il ne raisonne pas, il se laisse entraîner, par son dévouement en faveur d'autrui, jusqu'au sacrifice de sa vie passagère ici-bas, il commet son péché mortel ; car, pour le libre-penseur, le péché mortel est pour le

moins la fin de sa vie présente, qui le prive du bien-être qui s'y rattache, unique raison de son existence ici-bas, à l'encontre de laquelle il ne peut aller sans violer les lois de ce qu'il a de plus sacré à respecter (au verset 52, voir VI).

109. En résumé, les vices et les crimes qui révoltent le plus les sentiments les plus nobles de l'humanité des chrétiens, sont les plus grandes vertus des libres-penseurs.

110. Donc, rien d'étonnant de voir les libres-penseurs s'acharner après la vie des chrétiens, contraires aux principes subversifs des libres-penseurs destructeurs de tout ordre et de toute saine morale.

111. Les doctrines des libres-penseurs, une fois bien inculquées dans l'esprit des masses, doivent forcément nous ramener à la possession de l'homme par l'homme, comme dans l'antiquité (167,168).

112. Quoi qu'il arrive, il y aura toujours sur la terre, dans le domaine matériel, deux classes bien distinctes :

113. La classe des satisfaits et la classe des non satisfaits.

114. Lorsque tout sentiment de conscience sera éteint dans l'humanité, qu'il n'y aura plus, du haut au bas de l'échelle, que des libres-penseurs et que les hommes les plus marquants par leur position et leur talent auront perdu la confiance des non satisfaits, au point d'en être hués, comme cela arrive toujours, alors commencera le règne de l'intimidation. On qualifiera alors ces derniers d'épithètes les plus grossières, comme du reste cela vient de se produire en petit à Paris, quartier de Belleville. Les satisfaits feront ensuite traquer les non satisfaits dans ce qu'ils appellent leurs repaires, comme la police traque les voleurs et les assassins. Et comme l'homme, placé sur la voie de ses appétits, ne s'arrête jamais, la classe dominante de la société en viendra à s'approprier la classe soumise comme autant de bêtes de somme.

115. Ouvriers ! nos anciens collègues, à vous de voir si c'est là ce que vous leur demandez ! Dans le cas contraire, vous n'êtes que les dupes des plus infâmes hypocrites !

116. Le libre-penseur est semblable à une barque, sans gouvernail aucun, abandonnée au milieu de l'immense Océan. Il n'y a de salut possible pour un libre-penseur que par un miracle de Dieu.

117. Les doctrines des libres-penseurs, fondées sur la jalousie du mérite, du bien-être et de la gloire d'autrui et aussi sur les provocations de certains satisfaits qui abusent de tout (a), peuvent se définir par ces mots .

118. Les égouts où vont se déverser les trop-pleins de toutes les insanités morales de la société.

119. Il est des soi-disant libres-penseurs qui n'en sont que les adeptes aveugles, qu'on peut qualifier d'êtres nocturnes, incapables de supporter la lumière. Dès que le jour se montre à leurs yeux, ils rentrent dans leurs trous humides et malsains, pour ne rien voir ni rien entendre. Les haines, le désir d'une vengeance sans raison d'être, une soif ardente du sang des victimes, voilà leurs principes, qu'ils appellent : liberté, égalité, fraternité.

(a). VII. Les jaloux des biens, du mérite et de la gloire d'autrui, arrivés eux-mêmes à la position des satisfaits, deviennent, par l'abus insolent de leur nouvelle situation, les premiers provocateurs des classes inférieures.

120. Il leur faut des victimes, en effet, à ces adeptes malheureux : c'est la seule planche de salut qui leur reste pour se sauver. A force de victimes, il en est qui arrivent à la lassitude de leur cruauté. De la lassitude, ils sont susceptibles de passer aux regrets ; des regrets, à la crainte ; de la crainte, à l'amour ; de l'amour, à Dieu, et voilà pourquoi la religion de Dieu est une religion de victimes.

121. Plus les persécutions sont violentes, plus les victimes grandissent devant Dieu, et plus les victimes sont nombreuses, plus les violents, que les mauvaises passions aveuglent, sont susceptibles d'ouvrir les yeux. Voilà comment, dans le domaine de Dieu, les intérêts de chacun s'accordent avec les intérêts de tous, et les intérêts de tous avec les intérêts de chacun.

122. A nous donc de combattre par la persuasion et la vertu, et de savoir, au besoin, nous offrir comme le Christ, s'est offert lui-même, à notre Père céleste, qui est dans les Cieux.

123. Résumons : Le chrétien a pour devoir de cultiver tous les instincts nobles et généreux de sa nature et de réprimer tous ses instincts mauvais, contraires à ses vrais intérêts et aux vrais intérêts d'autrui.

124. Le progrès, pour le chrétien, c'est l'accomplissement de ses devoirs. Le chrétien doit tout cultiver *en sa faveur*, même le bien-être matériel, tout en n'en usant pour lui-même que pour la simple nécessité d'arriver à Dieu, et lorsque nous disons en sa faveur, nous disons en faveur de l'humanité entière, dans l'ordre de ses devoirs et la mesure de son possible, parce que les intérêts du chrétien sont si étroitement liés aux intérêts de ses frères, que c'est dans la culture des vrais intérêts de ceux-ci qu'est le domaine le plus vaste à exploiter pour arriver plus promptement à Dieu.

125. La civilisation est dans les bonnes manières du chrétien. Un subalterne doit son obéissance, sa politesse et son respect à ses chefs, selon leur ordre hiérarchique ; mais s'il doit user de tant d'égards envers ses supérieurs, que ne doit-il à son Dieu ?

126. Eh bien ! le progrès dans la civilisation consiste, dans ses rapports avec ses semblables, à se rapprocher de plus en plus des égards et des bons procédés que le chrétien doit à son Dieu ; car nous ne devons jamais perdre de vue que nos semblables sont autant de portions de l'ouvrage de la main de Dieu, que nous devons respecter comme telles, de quelque grossière enveloppe qu'ils soient revêtus.

127. Le chrétien doit être modeste, soumis, honnête, véridique, intègre, grand, noble, généreux, désintéressé, et ne doit rien faire qui ne soit utile au nom de Dieu. S'il ne peut y parvenir d'abord par la force de son raisonnement et de ses mâles vertus, il doit du moins maîtriser chaque jour, par crainte de Dieu, les mauvais instincts qui l'en éloignent ; car il peut être certain qu'il ne cueillera dans l'éternité que ce qu'il aura semé lui-même de bonnes ou de mauvaises actions ici-bas. Du jour où la crainte fera place à l'amour, le chrétien comprendra la vanité des choses d'ici-bas. Dès ce moment, il s'oubliera lui-même : il ne voudra plus de sa part, à l'exemple du Christ, que sacrifices en faveur de ses frères, et comme il n'aura plus que Dieu pour mobile de ses actes, il n'aura plus ni l'orgueil ni l'égoïsme, ni l'ingratitude des uns ni la gratitude des autres qui le feront changer de ligne de conduite. Sa vie, alors, sera une, stable et immuable, comme celle de Dieu, parce qu'elle ne sera plus sujette aux variations des mobiles infirmités humaines. C'est là le point culminant où tout chrétien doit parvenir pour appartenir

définitivement à Dieu, sans cesser pour cela de marcher indéfiniment dans les voies du progrès et de la civilisation, parce que Dieu est infini. Un chrétien peut et doit toujours se rapprocher de plus en plus de la perfection divine ; mais il ne l'atteint jamais, et c'est ce qui constitue le bonheur infini et infiniment varié du chrétien.

128. Le libre-penseur n'a de Dieu que lui-même, ni de père que lui-même, ni de maître que lui-même ; car il travaille chaque jour à affranchir le serviteur de l'autorité légitime, le fils de l'autorité paternelle, et l'homme religieux de l'autorité divine, alors que, d'un autre côté, il travaille avec opiniâtreté, par n'importe quel inique moyen, à se faire obéir à lui seul.

129. Son unique but ici-bas est son existence, son bien-être, ses plaisirs et sa gloire, à l'exclusion et au mépris des intérêts d'autrui, si légitimes soient-ils, lorsque ceux-ci ne contribuent en rien à l'exaltation du bien-être ni des rêves du libre-penseur.

130. Pour le libre-penseur, autant d'hommes, autant d'êtres différents qu'il faut détruire dans la mesure de sa force et de sa ruse, lorsqu'il ne peut pas les exploiter ou que les intérêts de ceux-ci ne s'accordent en rien avec les intérêts des libres-penseurs. Or, comme la matière divisible, qu'il convoite, seul aliment de ses plaisirs, de son orgueil et de ses orgies, seul bien-être qui l'attache à la vie présente, ne peut pas être possédée en même temps par tous à la fois, la communauté d'intérêts ne peut pas exister entre les libres-penseurs, ou si elle existe partiellement dans certains cas, ce n'est que pour prendre fin chaque jour et faire place aux invectives, aux plus mauvaises imputations, aux jalousies, aux haines, aux menaces, aux vengeances, à la mort entre les mêmes hommes, qui se sont dits, à une autre époque, les meilleurs frères et les meilleurs amis (114).

131. Le devoir du libre-penseur, c'est l'inverse des devoirs du chrétien : c'est la négation du progrès et de la civilisation, c'est l'asservissement de tous ceux qui peuvent être exploités et la destruction, comme d'autant de bêtes fauves, de tous ceux dont les vues et les intérêts sont contraires aux vues et aux intérêts des libres-penseurs.

132. Le libre-penseur, conséquent avec lui-même, travaille et doit constamment travailler à tout faire converger vers sa plus grande gloire et son plus grand bonheur ici-bas, et sa vertu la plus grande consiste à faire taire ses élans généreux, contraires au besoin de se servir des moyens de destruction les plus cruels, s'il le faut, pour arriver à la plénitude de la possession de l'objet qu'il convoite. — Le plus lâche d'entre les libres-penseurs est le plus inoffensif : c'est celui qui n'a pas la force de faire taire ses élans généreux pour être conséquent avec les exigences de la logique des principes égoïstes et destructeurs de la libre-pensée.

133. Il est une autre catégorie de libres-penseurs : ce sont ceux qui, par ignorance, se figurent voir dans le champ de la libre-pensée un principe philosophique sur lequel il est possible d'établir les assises d'un ordre social. Ceux-ci sont encore à l'état d'enfance ; ce sont les novices, les stagiaires dans l'ordre de la libre-pensée. Ce sont les ouvriers de la première heure, levés avant le jour, qui n'ont pas encore vu le soleil, chez qui la vue, trop faible encore, serait offusquée par une lumière trop vive. Ceux-ci, on les mène doucement, pas à pas, par gradation, dans la voie de la libre-pensée. À mesure qu'ils avancent, on élargit le cercle des lumières dans la mesure des progrès qu'ils font dans leurs aptitudes. Si, grâce à un principe instinctif d'honnêteté dont ils ne peuvent pas se défaire, il en est d'assez ineptes pour ne jamais

parvenir à la connaissance de la logique de la libre-pensée, on les caresse quand même, par le mensonge, pour les garder dans les rangs, parce que ces nullités, dans l'ordre de la libre-pensée, sont autant d'ouvriers de moins dans le champ des chrétiens, où, mieux éclairés, ils pourraient devenir des ouvriers fort actifs contre l'hypocrisie des libres-penseurs.

134. Il est enfin une dernière catégorie de libres-penseurs sans fixité dans leurs principes, qui obscurcissent le soleil et empêchent sa lumière de parvenir jusqu'à certains hommes de bonne foi : ce sont ceux qui voudraient concilier deux choses inconciliables : le monde et Dieu. Ces libres-penseurs, de qui les plaisirs, les mauvaises passions et l'orgueil obtiennent de grandes concessions, quoique honnêtes par ailleurs, ne sont, à proprement parler, ni chrétiens, ni libres-penseurs, parce qu'ils tiennent des principes des uns et des autres. Ils rejettent du Christianisme tout ce qui les gêne et en admettent ce qui ne les gêne pas. Ces hommes sont les plus dangereux, plus dangereux encore que les libres-penseurs conséquents avec eux-mêmes, parce que, par leur côté honnête, ils séduisent les ignorants, les indifférents, les indécis, les chancelants, les incertains, les timides et les faibles, qui sont fort aises de trouver des gens soi-disant honnêtes qui les autorisent, par leurs exemples et leurs discours, à suivre leurs mauvaises inclinations. De là, le nombre des demi-incrédules grossit, qui deviennent petit à petit les adeptes de la libre-pensée et finissent par aller grossir le nombre des soi-disant libres-penseurs (119 à 122), ce que n'auraient pas obtenu aussi facilement ceux-ci à visage découvert, parce que, dans le principe, grâce à leurs fragments d'honnêteté instinctive, la libre-pensée toute nue leur eût inspiré une invincible horreur.

135. Concluons : Il y a beaucoup de chrétiens qui ne sont que des mi-chrétiens et mi-libres-penseurs, comme il y a beaucoup de libres-penseurs qui ne sont que des mi-libres-penseurs et mi-chrétiens ; mais au fond il n'y a que deux ordres de principes : Les principes du Christianisme et les principes de la libre-pensée, c'est-à-dire le bien ou le mal, le Ciel ou l'Enfer, la vie ou la mort.

136. Nous n'avons que deux choix à faire :

137. Les doctrines du Christ avec la liberté, l'égalité et la fraternité des enfants de Dieu sur la terre et dans les Cieux ;

138. Ou les doctrines des libres-penseurs avec la servitude et l'esclavage ici-bas et dans les ténèbres de l'Enfer.

139. Nous n'échapperons certainement pas à l'une de ces deux situations. A nous donc de choisir ! Mais nous n'aurons à nous en prendre qu'à nous si nous avons choisi les doctrines des faux prophètes, couverts de peaux de brebis et qui, au dedans, ne sont que des loups ravisseurs ! (2)

140. Mon Dieu ! donnez-moi de profiter de toutes les indulgences attachées aux pratiques de piété que j'ai remplies et que je remplirai dans ma vie, et d'en appliquer les mérites au repos des âmes de mon père, de ma mère, etc., etc., et de tous mes autres parents, amis et bienfaiteurs.

141. A la sanctification de mon âme et à la sanctification des âmes de ma femme, de mes enfants, etc., etc., et de tous ceux avec qui je suis en rapports d'affaires et d'amitié.

142. Je vous prie aussi, Seigneur, pour tous mes autres parents, amis et bienfaiteurs

qui vivent sur la terre et pour tous ceux et celles en faveur de qui je voudrais vous prier, si le temps et la mémoire ne me faisaient pas défaut.

143. Mais je vous recommande en particulier, ô mon Dieu ! notre pauvre France, ses gouvernants et ses administrateurs, notre Saint-Père le Pape et NN. SS. les évêques, notre sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, et tous ses ministres, les ordres religieux et les conférences de Saint-Vincent-de-Paul, et aussi, soit vivants, soit défunts, tous ceux et celles en faveur de qui vous me faites un devoir ou un simple conseil (a) de vous prier, ô mon Dieu ! Amen.

TROISIEME ENTRETEN.

LETTRES A ET B.

144. Un sage nous dit un jour :

145. Voulez-vous tromper les hommes le plus adroitement qu'il soit possible de le faire sans blesser votre conscience ?

146. Dites-leur la vérité, encore la vérité et toujours la vérité ; car ils ne vous croiront pas !

147. Ils se défieront toujours de vous, et si vous mentez, vous blesserez votre conscience sans les tromper ; car ils se tiennent toujours sur le qui-vive pour ne pas se laisser surprendre.

148. Il est bien difficile de se laisser éclairer par les conseils d'autrui jusqu'après avoir acheté la lumière au prix des sacrifices que nous coûte notre propre expérience !

149. Nous eûmes la simplicité de garder notre confiance en la bonne foi des hommes. Nous voyions la société bien malade et nous avions besoin de travailler pour vivre. Nous eûmes la pensée de faire d'une pierre deux coups : de demander du travail et de signaler, *incidemment*, les points qui blessent la société et ceux qui peuvent la relever, convaincu, que nous étions, qu'il n'en fallait pas davantage pour éveiller le discernement de ceux à qui nous allions nous adresser.

150. Eh bien ! notre lettre du premier juillet mil huit cent soixante-dix-huit (A) et celle (B) en réponse à la lettre A vont nous dire qui de nous a eu raison : ou de celui qui nous engageait à dire la vérité : encore la vérité, et toujours la vérité, pour tromper nos auditeurs, ou de nous qui eûmes la simplicité de garder quand même notre confiance en la bonne foi des hommes en leur disant la vérité.

(a). VIII. On pourrait nous dire ici qu'un conseil de Dieu implique un devoir. A cela nous répondrons que Dieu nous autorise à nous servir du langage qui est le mieux à la portée de chacun de nous.

§ 2. Si le fils de Dieu ne se fût fait homme pour se mettre à la portée de notre langage borné et se fût présenté à nous avec tous les attributs incréés de sa nature infinie, nous en eussions pu être frappés d'admiration ou de frayeur ; mais nous fussions restés sous la domination du règne du Dieu inconnu, inscrit sur les frontons des portiques d'anciens temples de l'antiquité, ce qui est encore de nos jours le propre de certains de nos libres-penseurs, qui se démêlent et se débattent, appuyés sur leurs doutes, entre le déisme et l'athéisme.

LETTRE A, DU 1^{er} JUILLET 1878.

151. Je ne connais d'autre vie utile à l'homme que celle pour laquelle Dieu l'a créé selon la foi. Malgré de nombreuses recherches, je ne suis point parvenu à découvrir une utilité quelconque de l'existence humaine ici-bas, si ce n'est pour s'y exercer à devenir digne de Dieu.

152. Dans ce cas, travail, distractions, fatigues, repos, services rendus ou services reçus, ne sont qu'une prière qui élève l'âme vers Dieu, lorsque le travail, les distractions, les fatigues, le repos, les services rendus ou reçus sont exercés dans ce but (32 à 52 direct, 269 à 278 inverse).

153. J'ai vécu quarante ans hors du toit paternel, pour gagner ma vie, et si je m'examine, je ne me vois digne que du plus souverain mépris (82, 83) ; mais si je me compare (79, 85), je dois convenir aussi que je n'ai jamais vécu en prodigue (*et si je n'eusse écouté que le sentiment de la fierté humaine, j'eusse dit : si je me compare (395, 396), je m'estime !*), et cependant lorsque, quarante ans plus tard, je suis revenu sous le toit paternel, j'y suis revenu sans économies. Avec les économies de mes bien-aimés père et mère, un peu de travail et des goûts modestes, j'aurais pu finir mes vieux jours sans être dans l'obligation de tendre la main à personne ; aujourd'hui, il n'en est plus ainsi.

154. Si l'homme infirme, alors que, dans son jeune âge, il aurait oublié de songer à ses vieux jours, est digne de quelque compassion, l'homme qui a besoin de travail et qui le demande en toute sincérité, est aussi digne, ce me semble, de l'intérêt de tous ceux qui peuvent lui en procurer ; c'est là ma situation.

155. S'il est du devoir de tout père de famille de songer à l'avenir de ses enfants, alors même qu'il ferait de la vie présente l'objet de ses principales préoccupations, combien plus est-il du devoir du père de famille de se préoccuper de l'avenir de ses enfants lorsque ce père fait le sacrifice de toute ambition personnelle et de tout sentiment humain pour laisser à Dieu le soin de faire de ses enfants ce qu'il lui plaira et comme il l'entendra.

156. Je suis père de trois enfants : l'aînée n'a pas encore quatre ans, et j'ai soixante ans. Je ne suis donc plus à l'âge de trente ans, où l'on peut espérer de longs jours dans l'intérêt de ses enfants. Aussi, dois-je, à mon âge, redoubler d'activité et user de tous les moyens avouables possibles pour venir en aide à des enfants d'un âge aussi intéressant.

157. Je représente à Dax, place du Sablar, n° 23, une compagnie d'assurances contre l'incendie, contre la grêle et sur la vie. Ces branches sont exploitées depuis longtemps, et il reste aujourd'hui peu de chose à faire ; mais il reste cependant encore quelque chose. Si vous êtes du nombre de ceux qui ont encore à utiliser et à choisir, entre toutes, une compagnie d'assurances, vous me rendriez un vrai service de vouloir me donner votre confiance, pouvant de mon côté vous offrir une compagnie de tout repos. Croyez que je ferais de mon mieux pour m'en rendre digne et que vous ne pourrez l'offrir à personne qui en ait plus de besoin que moi.

158. Quoi qu'il en soit de la décision que vous croirez devoir prendre, je vous en remercie d'avance, et j'y joins l'expression de mes hommages respectueux, que je vous prie de vouloir bien agréer.

BERNARD MORAS.

LETTRE B, EN RÉPONSE AUX CRITIQUES ADRESSÉES A LA LETTRE A.

A. M. D. G.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

MESSIEURS,

159. Croyants, républicains, monarchistes ou qui que vous soyez, je m'adresse à tous ; car, si infime que soit ma naissance, j'ai eu occasion de fréquenter des gens honnêtes dans toutes les classes de la société (27, 133 et 134).

160. Je suis croyant, républicain ou monarchiste, ce que l'on voudra ; mais comme ces mots sont multiples de couleurs, je viens vous dire quelle est la mienne, et ainsi vous mettre en mesure de mieux m'éclairer si je suis dans l'erreur.

161. La modestie, d'après moi, ne consiste pas à se refuser aux yeux du public les qualités que l'on se croit, alors surtout qu'on les cache derrière un transparent à travers lequel tout le monde les voit ; la modestie consiste, ce me semble, à ne pas tirer vanité des dons gratuits que Dieu nous a faits, ni à les publier inutilement, mais à dire la vérité quand besoin est, telle qu'elle est ou telle qu'on la pense, sans se refuser à soi les qualités que l'on se croit.

162. Dans mon étroite sphère, j'ai essayé de rendre quelques services. Il n'y a pas encore longtemps qu'un jeune homme était l'objet de mes plus vives préoccupations. Pécuniairement parlant, il était dans une situation honnête. Du reste, il était instruit et doué d'un caractère droit, discret et par-dessus tout d'une conduite des mieux réglées. Il n'avait nul besoin de moi ; mais je l'avais suivi dès son enfance et je demandais à Dieu de le voir assis au sein d'une famille digne de lui. Dieu exauça mes vœux et le plaça dans une famille honnête, d'une situation de fortune aussi indépendante que la sienne, sinon plus, ayant un commerce en pleine prospérité et par-dessus tout, l'intelligence de ses affaires. Mes vœux furent à leur comble, et ce ne fut qu'à partir de ce moment que je commençai à me préoccuper de l'avenir de mes enfants, encore en bas-âge. Ces préoccupations devinrent de plus en plus vives à mesure que je m'aperçus davantage que leur père marchait aujourd'hui à grands pas vers le déclin de son âge, et cela m'amena à mettre en circulation ma lettre du 1^{er} juillet 1878 (versets 151 à 158).

163. Cette lettre a été interprétée d'une façon fort fâcheuse, à ce qu'on m'a dit ; vous me pardonnerez ici les expressions triviales dont je vais me servir ; je ne fais que rapporter les on dit.

164. On aurait dit que j'étais fort bête, un imbécile, un fou, etc., etc. Je n'ai pas à répondre à de pareilles invectives ; je ne vois pas que ce soit se grandir que de descendre dans ces basses régions où il n'y a qu'à repousser l'injure par l'injure.

165. On aurait dit aussi que ma lettre n'était qu'un sermon dicté par quelque curé. Je n'ai pas à y répondre davantage : ici on me fait trop d'honneur pour que j'aie à m'en défendre. Seulement, une seule chose m'étonne : on a dit que ce sont des gens lettrés, et je suis surpris que des gens lettrés n'aient pas su discerner la diction d'un homme illettré. Mon rôle

va donc se borner à essayer d'expliquer ma lettre, tout en répondant aux critiques des personnes mues par des sentiments louables.

166. Mais avant, permettez-moi, chers lecteurs, de chercher avec vous si j'ai un but dans ce que je me propose ; car tout homme raisonnable doit avoir un but dans tout ce qu'il fait. Si je parvenais à prouver que mon but est le plus en rapport avec la raison humaine, le plus utile, le plus sûr et, dans tous les cas, le plus probable (284 à 286), le plus sage, le plus noble, parce qu'il est le plus utile à la vie présente tout en nous préparant à la vie future ; un but, en un mot, qui lie au plus haut degré les intérêts de chacun aux intérêts de tous et les intérêts de tous aux intérêts de chacun (32 à 52, 127, 175, 176), je pourrais peut-être bien intervertir les rôles de ceux qui m'ont trouvé si bête, si imbécile, si fou.

167. Si je fais abstraction de toute croyance à une loi révélée par Dieu, je me vois sorti de je ne sais où, où j'étais ignoré de toute éternité, et je viens ici-bas, pendant peu de jours, y travailler pour manger, boire, dormir, me vêtir, m'amuser plus ou moins bien, plus ou moins salement, souffrir et revenir je ne sais où, où je serai de nouveau ignoré de toute éternité. Si du moins, pendant ce temps, j'étais heureux ? Mais si je fais la balance de ma situation, je trouve que la somme des souffrances physiques, morales et intellectuelles l'emporte de beaucoup sur la somme de bonheur que je goûte ici-bas ! Dans cette situation, qui est vraie pour tous, le plus sage serait d'en finir au plus tôt avec notre existence, puisque nous n'avons à en rendre compte à aucune autorité supérieure à la nôtre. Mais si, par un instinct que nous ne raisonnons pas, nous tenons quand même à la vie présente, comme cela se voit (nous ne relevons que de nous-mêmes, nous sommes notre propre Dieu), tous les moyens qui conviennent le mieux à chacun en particulier sont bons pour diminuer la somme de souffrance, qui nous répugne, et augmenter la somme de bonheur, qui nous flatte, et l'homme a autant de raison de se défaire d'un homme qui le gêne que de se défaire d'un bœuf pour s'en nourrir, après avoir usé ses forces à labourer ses sillons. En pareille situation, il n'y a plus d'autres lois à respecter que celles du plus fort sur le plus faible, du plus rusé sur le plus borné.

168. Avec de pareils principes, aussi absurdes que coupables et le jour où ils auront pénétré dans la tête de tous les humains, il ne restera plus à la partie dominante de la société, pour contenir la partie soumise, qu'à abrutir celle-ci jusqu'à lui enlever le sentiment de sa dignité, et de là à la possession de l'homme par l'homme, comme dans l'antiquité, il n'y a plus qu'un pas.

169. Rejetons, petits-fils et arrière-petits-fils de ces grands philosophes et libres-penseurs, qui n'ont d'autre Dieu que la matière ; créateurs de tant de systèmes divers qui se contredisent entr'eux, révocables par tous ceux à qui ils ne conviennent pas, éclairez-moi donc, s'il est vrai qu'au lieu de dévoyer la société, vous teniez à la classe ouvrière, que vous dites avec raison (j'ignore si vous le pensez) être la plus intéressante de la société ! Mais si, pour servir votre Dieu, vous n'avez à m'offrir que la révolte contre toute autorité légitime, le cabaret pour temple et les lundis pour sacrifier le fruit de mon travail de toute la quinzaine, sans souci de moi-même, sans souci de mon père ni de ma mère, sans souci ni de ma femme ni de mes enfants, restez chez-vous ; car, en vertu de mon autorité humaine, qui est au même titre que la vôtre, je considère vos principes comme la lèpre la plus hideuse de la société.

170. Si je rapproche ma raison de ce que la foi divine me dit, je vois que nous ne formons ici-bas qu'une société de désordre, et le désordre n'est dans la société que parce qu'il est préalablement en chacun de nous. Donc, tels que nous sommes, nous ne pouvons pas faire partie d'une patrie où existe une harmonie parfaite ; car nous y porterions le désordre tout comme ici. Il est donc de toute nécessité que nous allions, au préalable, à l'école de la vertu, pour nous y exercer à devenir dignes de Dieu, qui est la patrie promise, et notre existence ici-bas n'a pas d'autre raison d'être.

171. Tout ignorant que je sois, j'oserais porter un défi à tout homme sur la terre, de trouver une autre utilité quelconque de son existence ici-bas. Et s'il ne peut y parvenir, qu'il se taise ! Qu'il ne vienne pas nous assourdir avec ses harangues mensongères en faveur de l'instruction, du savoir, de la science, du progrès et de la civilisation, puisque tout cet attirail dans sa bouche n'a d'autre but que d'arriver plus vite, et avec le moins d'obstacles possible, à la plénitude des jouissances, de la débauche, des orgies et la plupart du temps à une mort prématurée par l'usure née de la prostitution de ses organes et de ses facultés.

172. Si là (170) est le seul but qui nous intéresse, quoi de plus rationnel et de plus conséquent avec soi-même que de faire converger toutes nos facultés physiques, intellectuelles et morales vers la seule chose qui nous soit utile. En cela, et là seulement, est le devoir de tout homme qui se respecte, qui réfléchit et qui juge sainement, et tout homme qui s'en écarte se place sur la voie qui conduit à mériter les épithètes qu'on m'a lancées (164).

173. Le but de notre existence ici-bas trouvé, l'enchaînement des intérêts de la vie présente aux intérêts de la vie future et la liaison des intérêts de chacun aux intérêts de tous et des intérêts de tous aux intérêts de chacun se déduiront suffisamment, pour tout homme qui a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, de l'explication de ma lettre du 1^{er} juillet 1878, que voici :

174. On a dit que, dans ma lettre, j'allais jusqu'à tendre la main, et que cet excès d'humiliation ne convenait pas à ma situation.

175. Lorsque je rends un service, je le rends au nom de Dieu, et je ne m'enquiers pas si je le rends à un ingrat ou à un homme reconnaissant, je le rends à une portion de l'ouvrage de la main de Dieu, à laquelle je me plais à croire que Dieu tient comme à moi-même (à Dieu seul de sonder les cœurs et les reins). Je remplis ma tâche, et je suis payé par mon devoir accompli.

176. Si je reçois un service ou si un service m'est refusé, je ne vois dans la personne qui me le rend ou me le refuse que le canal de transmission par lequel il plaît à Dieu de me faire parvenir ses volontés saintes. De cette façon, le sujet du service rendu comme aussi celui du service reçu restent dans leur entière indépendance pour continuer leur route vers la patrie promise, sans être arrêtés ni par la prétention à une gratitude qui fait que le service s'arrête où l'ingratitude commence, ni par une reconnaissance trop obséquieuse, susceptible de bassesses parfois, ni par l'irritation d'un service refusé (269 à 278).

177. Je ne vois dans cette manière de faire ni trop de bassesse, ni trop de fierté. Si, dans ma lettre, j'ai choisi des expressions modestes, c'est que l'orgueil, qui nous domine à tous, est la chose du monde que nous aimons le moins voir chez les autres, et cet excès d'humilité,

qu'on me reproche aujourd'hui, blesse à son tour l'orgueil de ceux qui ne peuvent pas se plier jusqu'à reconnaître le néant de leur dignité (82, 83).

178. On a dit aussi : Mais par ce siècle de matérialisme, vous ne serez pas compris ; une circulaire d'affaires ne s'écrit pas ainsi ; vous demandez du travail, vous cueillerez le discrédit. Il en est même déjà qui vous fuient, de crainte d'avoir à vous refuser le service d'un prêt.

179. Je loue leur prudence ; il est sage de ne pas s'exposer au péril inutilement. Je peux me nuire c'est possible, mais je ne le crois pas ! Du reste, que peut-on me faire de bien sérieux, La vie présente, que Dieu a mise entre nos mains pour nous exercer à devenir dignes de lui, est semblable à un chiffon inutile en soi qu'une mère met entre les mains de son enfant pour l'exercer à la couture. Dieu s'est bien gardé d'exposer aux dangers de notre ignorance quoi que ce soit de précieux, de sacré, de permanent. Voulez-vous qu'on m'enlève ma réputation, mes ressources, ma vie : on ne fait que m'enlever, quelques jours plus tôt, ce que j'étais condamné à abandonner quelques jours plus tard. Si l'indigent qui frappe à ma porte pour diminuer sa gêne par une pièce de monnaie qu'il me demande est digne de ma compassion, ceux qui portent atteinte à ma réputation, à mes biens, à ma vie sont bien plus à plaindre, car leur aveuglement, sans qu'au fond ils me fassent aucun mal, les conduit à une ruine peut-être irréparable, éternelle ! La réputation, la fortune, la vie présente ne comptent pour rien lorsque le dernier jour est venu, et pourvu qu'ils ne puissent porter atteinte à mon âme, ils ne peuvent rien sur moi. Or, mon âme, sans mon consentement, est insaisissable par leurs instincts pervers et pourvu que ma conscience soit en paix ou le devienne à temps, mon but est atteint. Le vrai chrétien, dont la vie est l'expression de ses principes, est insaisissable comme son âme ; il est libre même dans les fers, et ce qu'on a l'habitude d'appeler la mort, n'est pour lui que le passage de l'exil à sa véritable patrie (70).

180. Il me semble que la vie du chrétien, si indigent qu'il soit ici-bas, est bien plus digne d'envie que celle de tous vos matérialistes ensemble, si opulents qu'ils soient, mais qui ne connaissent d'autre Dieu que leur argent, d'autre félicité que la satisfaction de leurs appétits grossiers et, après cette vie, d'autre cortège que la pourriture et les vers rongeurs du tombeau. Or, voilà tout ce qui reste de moins fâcheux à tant d'hommes que vous avez connus peut-être, si jaloux de leur réputation, si fiers, si orgueilleux, et qui cependant ne se faisaient pas souvent scrupule de s'avilir jusqu'à traîner leur vie dans la fange, et ce au prix du sacrifice des intérêts et des devoirs les plus sacrés.

181. Mais enfin, m'a-t-on dit encore, quel est le but que vous vous êtes proposé en écrivant cette lettre ? Vous y débutez par un long préambule, complètement étranger à votre sujet, et la question d'assurances, qui semblerait devoir y occuper le point principal, n'y apparaît que comme un accessoire ?

182. L'assurance au premier chef, c'est l'assurance contre l'orgueil et contre l'incandescence des mauvaises passions ; c'est l'assurance contre la grêle des démons ; c'est l'assurance sur la seule vie qui nous soit nécessaire. La réparation d'un dommage matériel n'est qu'utile ; voilà pourquoi l'assurance, qui n'a pour but que la réparation d'un dommage matériel, n'y apparaît que comme un accessoire.

183. Mais auriez-vous la prétention d'en remonter à tout le monde ?

184. Mon Dieu ! non ! A dix ans, j'étais placé hors de chez moi pour garder le bétail. A quinze ans, je dus quitter l'agriculture par suite d'une blessure. Placé dans les villes pour y gagner ma vie comme ouvrier, j'utilisai mes moments de loisirs à m'instruire un peu comme je pus, à défaut d'écoles d'adultes. Environ huit ans plus tard, j'occupai mes moments de loisirs à donner le peu de mes connaissances acquises à d'autres ouvriers qui ne savaient ni A ni B, ou à peu près. Eh bien ! aujourd'hui comme alors, je m'adresse à ces mêmes ouvriers. Je m'adresse aussi à ceux qui en savent plus que moi, avec prière de m'éclairer sur les points que j'ignore.

185. On vient de me dire que la malveillance et la jalousie de certaines gens faisaient courir des bruits, sur ma situation, de nature à me porter un vrai préjudice et que je devrais légalement les obliger au silence, sans préjudice d'une réparation qu'ils me doivent.

186. J'ai été apprenti et ouvrier dans le même atelier, à Dax, et de ce temps la haine faisait dire à certains ouvriers, qui ne pouvaient pas obtenir de me faire choisir les lundis pour sacrifier à leurs dieux, qu'une fois hors de l'atelier, je n'aurais plus de travail, par la raison que, dans les villes, les ouvriers ne se plaçaient que par les ouvriers. Grâce à Dieu, je n'ai jamais manqué de travail, et ces mêmes ouvriers ont eu plus tard besoin de moi. Je n'ai donc pas été plus malheureux qu'eux !

187. Eh bien ! je crois tout aussi inoffensives la malveillance et la jalousie de ceux dont vous m'entretenez aujourd'hui, et mon indulgence leur fera peut-être comprendre qu'ils ont besoin de revenir à l'école des bonnes mœurs, s'ils y ont déjà été. Dans le cas contraire, ils ne seront malheureusement que plus punis eux-mêmes par les haines que leur malveillance et la jalousie continueront de surexciter en eux jusqu'au paroxysme où se dressent ces fantômes lugubres qui poursuivent sans cesse le coupable sans jamais pouvoir l'atteindre, et que le coupable fuit toujours sans jamais pouvoir les éviter ! (230 bis à 241)

188. Les coups de la justice humaine sont un bienfait pour le patient qui sait faire *med culpâ* ; mais si la justice humaine est un bienfait pour celui qui sait se résigner, le pardon de celui qui n'engage pas la conscience de l'homme public est encore un plus grand bienfait pour celui qui a su sauver du naufrage quelque reste de nobles sentiments.

189. Plus tard, il me fut dit que les fiers me tournaient le dos, trouvant téméraire et présomptueuse, ridicule et déplacée la qualification que je me donnais, au même titre qu'eux, de portion de l'ouvrage de la main de Dieu, impuissants qu'ils étaient de trouver un autel plus élevé pour y placer l'idole de leur fierté (395, 396).

190. Il me fut dit aussi :

191. Vous seriez bien attrapé si un jour, contrairement aux principes que vous émettez (155), vous aviez à rougir de la conduite de vos enfants, ce qui pourrait parfaitement vous arriver ?

192. A cela nous répondrons : Que la conduite du père de famille ne dépend pas de l'inconduite de ses enfants. Quoique le père soit exposé à être affligé de la conduite de ses enfants, il n'en reste pas moins de son devoir de se conduire de manière à ce que les enfants n'aient qu'à s'honorer de la conduite de leur père.

193. Parler de soi n'est pas beau, dans le langage usuel. Mais, mon Dieu, quelle vanité

pourrions-nous en retirer ? Quel est celui d'entre nous qui, s'il ne dépendait que de soi, ne serait au premier rang de la fortune, du savoir et de la sagesse ? Donc, nous n'avons rien de nous-mêmes, rien qui ne nous vienne de Dieu ; pas même un cheveu qui ne tombe de la tête sans sa permission. Ne veillons donc pas nous arroger un mérite qui ne nous appartient pas. Aimons-nous les uns les autres, respectons en chacun de nous une portion de l'ouvrage de la main de Dieu, laissons à Dieu le soin de la bienveillante répartition de ses dons gratuits en faveur de ceux qu'il lui plaît de favoriser selon sa prescience divine, et ainsi seront établies la véritable liberté, la véritable égalité et la véritable fraternité. Ainsi soit-il.

BERNARD MORAS,

Place du Sablar, n° 23, Dax.

DEUXIÈME PARTIE.

RÉPONSE A DES OBJECTIONS.

QUATRIÈME ENTRETEN.

194. Il nous a été mis en parallèle le mérite de libres-penseurs choisis avec le mérite de chrétiens obscurs, et des moins méritants, et nous avons été mis au défi de trouver à redire sur le compte de ces hommes choisis (133), si nous voulions absoudre les chrétiens.

195. Nous répondrons d'abord que nous ne faisons qu'essayer de flageller les faux principes ; mais nous évitons les personnalités.

196. En second lieu, nous disons que cette comparaison n'est pas juste. Pour que la comparaison soit juste, il faut mettre les prétendus services rendus par les meilleurs libres-penseurs à côté des services rendus par les chrétiens les plus éminents, ou placer la vie du libre-penseur le plus abject (131, 132) à côté de la vie du chrétien le moins méritant, et ainsi la comparaison sera juste et on pourra se rendre un compte exact des conséquences heureuses ou fâcheuses des principes des uns et des autres.

197. Nous avons voyagé soixante ans à travers différentes classes de la société, et nulle part nous n'avons vu de repos qu'à l'ombre de l'arbre de la foi.

198. Nous avons toujours vu le bonheur ici-bas en raison inverse du talent, des honneurs et de la position de fortune, qui favorisent les appétits grossiers et les excès de toute nature de l'homme irrégulier.

199. Pour le démontrer, nous allons exposer quelques exemples que nous avons rencontrés sur le parcours de notre modeste voyage, et ces exemples, loin de les prendre parmi les incré-

dules, passibles des tribunaux humains, nous allons les prendre parmi les libres-penseurs, les mieux considérés.

200. Les libres-penseurs, s'ils ont besoin de travailler pour vivre, jalouent le bien-être des riches. Ils se figurent que ceux-ci ne roulent carrosse qu'au prix des sueurs de l'ouvrier, et au lieu d'essayer d'arriver par le travail à une position relativement indépendante, ils s'avilissent dans la débauche, qui ne laisse après elle que de sombres remords, accompagnés d'une brutalité dont ils se déchargent sur les membres de leur famille, victimes éplorées des excès et des prodigalités de leur chef, lorsqu'il n'en sont pas encore venus eux-mêmes à l'extinction complète de tout sentiment de dignité.

201. Quelque sacrifice que le retard d'un travail puisse occasionner à leurs chefs ou à leurs clients, ils ne bougent pas de leurs lieux de débauche jusqu'à ce que leur dernière obole y soit ensevelie. Ils sacrifieront à leurs plaisirs un jour, deux jours, trois jours par semaine, et ils se mettront en grève pour obtenir une augmentation de salaire et une diminution d'heures de travail, quoi qu'il en coûte à la société pour soutenir la concurrence avec les puissances rivales.

202. S'ils sont raisonneurs, ils sont sous l'impression des faux prophètes, agitateurs hypocrites, qui ne savent que fomenter le désordre. Ils méprisent et tournent en ridicule ceux qui ne voient pas les choses comme ils les voient eux-mêmes. Ils trouvent un vrai plaisir de cruauté à porter le trouble, la désolation et la ruine, par la médisance, les calomnies et les voies de fait au milieu des choses et des personnes les plus saintes. Les chefs qui les occupent sont toujours sur le qui-vive à l'endroit de la fidélité et de l'accomplissement des devoirs de leurs ouvriers. S'ils oublient de se tenir sur le qui-vive, ils apprennent à leurs dépens ce qu'il en coûte. La qualité et le prix de revient de leurs travaux sont en raison directe des aptitudes et des connaissances de ceux qui les occupent. Si les travaux ne sont pas de la compétence des clients, la qualité en sera en raison inverse de l'exagération du prix de revient. Ils ne se font pas même scrupule, à l'occasion d'un travail à exécuter, d'en détériorer un autre, s'ils le peuvent impunément, pour obliger leur client à une nouvelle dépense prochaine, qui eût pu parfaitement être évitée.

203. S'ils sont riches, ils sont plus tristes encore. Prenons le riche incrédule à partir de son bas-âge et admettons qu'il soit d'abord sous les impressions des sentiments d'une mère pieuse.

204. Il entre à l'école ; on le trouve bien élevé ; il est aimable, les maîtres s'y attachent. Il travaille d'abord à l'étude, en classe, et il s'amuse avec un entrain égal en récréation.

205. Son père est libre-penseur, et lorsqu'il aime à rire avec ses amis, il ne ménage ni ses gestes ni ses paroles, pas même en présence des jeunes oreilles de son fils, ce qui éveille fort prématurément en ce dernier l'esprit de curiosité, aidé qu'il est en cela par les naissants instincts pervers qui nous sont communs à tous.

206. Quant à l'éducation religieuse de son fils, il n'en est pas sérieusement question. Le père ne l'a mis à l'école que pour lui faire faire ses humanités. Le père a ses principes philosophiques et il entend faire à son goût l'éducation religieuse de son fils.

207. Le père est toujours un oracle pour son fils, si peu que celui-ci soit bien né. En

donnant sa confiance à son père, le fils perd peu à peu la confiance qu'il avait en ses maîtres et au Dieu de sa mère. Il ne les aime plus ; il les déteste et choisit ses amis parmi ses condisciples les plus vicieux. Il ne connaît plus ses maîtres que sous la désignation des quolibets que les mauvais élèves leur donnent, *ce qui fait rire son père !* Il ne s'amuse plus en récréation avec cette gaieté simple et naïve, qui n'appartient qu'à ceux qui n'ont pas encore le cœur gâté. Il est devenu sombre, soucieux, et on ne le voit plus qu'en des groupes tenus à l'écart, formés des fâcheux amis qu'il s'est donnés. Ses entretiens ne roulent plus que sur les théâtres, sur les plaisirs que son père lui ménage lorsqu'il va le voir, sur les tableaux séduisants qu'il y rencontre, sur les plaisirs des sens, sur le dégoût du travail et le désir d'arriver au plus tôt à quitter les bancs de l'école pour recouvrer ce qu'il appelle sa liberté !... La débauche !

208. Son imagination lui fait voir toutes ces choses sous des dehors séduisants, que la triste réalité ne remplit jamais (39), et sans lui en laisser voir le côté funeste. Il a franchi les limites des premiers regrets que les premières fautes laissent en nous. Il devient libre-penseur lui-même, il professe des principes qui s'accrochent avec ses goûts et tourne en ridicule les choses saintes, qu'il aimait dans ses premières années, qui l'auraient aidé à devenir meilleur, plus grand, plus noble, plus utile à lui-même, à sa famille, à son pays.

209. Il a perdu le goût du travail et devient insupportable dans le collège ; on en prévient son père, qui vient et revient au collège pour réprimander, fustiger et menacer son fils des mesures de rigueur qu'il se voit à la veille d'être obligé d'exercer contre lui.

210. Rien n'y fait ! Le fils devient un petit révolutionnaire dans la maison ; on est forcé de le remettre entre les mains de son père.

211. Son père, courroucé d'une pareille mesure, s'en prend à tous les maîtres des torts de son fils (40) ; il n'oublie qu'une chose : celle de se fustiger lui-même, comme coupable au premier chef de l'égaré où son fils est plongé.

212. Il arrive cependant à obtenir ses grades, grâce à une certaine facilité dont son intelligence est douée et aux soins de certains professeurs qui viennent en aide aux familles dont les enfants ne sont pas reçus dans les collèges. Son père, qui n'en demandait pas davantage, est dans la jubilation et exhibe les succès de son fils comme preuve de la nullité de la maison où il l'avait placé dans le principe (40).

213. Lancé dans le monde, il y est reçu en triomphe comme un nouvel apôtre qui fera faire un pas de plus à la civilisation moderne. Grâce à la fortune que son père lui laisse, et tout en faisant le discoureur et l'écrivain capable de tout régenter, il s'adonne avec excès à la satisfaction de tous les plaisirs. Comme l'homme, trompé par son imagination, n'est jamais satisfait de ce qu'il a (39), il cherche de fleur en fleur la plénitude d'une satisfaction qu'il ne rencontre nulle part.

214. Las de sa situation, il entre en ménage. Va-t-il être plus heureux ? C'est ce que nous allons examiner.

215. Voyez-vous là-bas, sous un toit de chaume, un père et une mère qui vivent modestement des fruits de leurs travaux ! Occupés pendant toute leur vie, ils n'ont pas connu le vice, ou du moins s'ils l'ont connu, ce n'est que par le nom. Une enfant, élevée dans la simplicité du cœur, l'amour du travail, le respect des parents et la crainte de Dieu, est la seule

consolation de leur vie et l'espérance de leurs vieux jours. Elle a de seize à dix-huit ans, et ses parents n'ont pas de quoi l'occuper ; ils sont forcés de la placer au service de quelqu'un pour qu'elle puisse subvenir à ses besoins et peut-être bien aussi aux besoins de sa famille. Il y a, non bien loin de sa chaumière, un riche qui a besoin d'une domestique. Elle offre ses services ; ils sont acceptés. Elle entre en fonction.

216. Tout va bien dans ce nouveau ménage : la dame est vertueuse ; le chef, plein de bonté, même de prévenances. La nouvelle domestique, simple, candide, naturelle, juge tout, mais ne juge rien que par l'extérieur,

217. Le chef de famille, qui a déjà jeté son dévolu sur sa nouvelle servante, voit que la vertu dont elle est ornée est trop bien entée dans son cœur pour qu'il puisse l'enlever du jour au lendemain. (Pauvre mère ! humble servante de Dieu ! tu ne sais pas à qui tu as confié ta fille ! Le fruit de tes longues veilles va bientôt être anéanti, et lorsque tu la reverras, ce ne sera plus ton enfant !)

218. Que va donc faire ce monstre infernal pour dénaturer cet ange du Seigneur ? Il va d'abord lui offrir de l'argent, comme pour prévenir ses besoins, et il lui fait des dons en nature pour éveiller sa vanité. Est-elle parmi d'autres domestiques ? sa charge est trouvée trop lourde, celle des autres pas assez (pauvre enfant, tu ne sais pas les pièges qui te sont tendus sous ces dehors trompeurs ?) Il lui dit ses bonnes qualités, il la flatte ; sa condition et la position de ses parents l'intéressent ; il veut les rendre heureux. Enfin, il gagne sa confiance et la gagne tout entière.

219. Ici, dispensez-nous du récit des moyens que, dès ce moment, il va mettre en usage pour jeter dans le cœur de cette jeune fille cette ivresse qui trouble les sens, qui transforme l'amour pur qu'on a pour la vertu en amour sensuel, qui réduit l'âme dans une sorte de torpeur et d'évanouissement. C'est le point où il avait besoin d'amener cette âme vertueuse pour s'en rendre maître, et il a réussi. Maintenant, ni la ruine de son avenir, ni la perte de son âme, ni les chagrins de sa famille, rien ne l'arrêtera. Il en est maître ; qu'elle soit perdue pour toujours, peu lui importe ; poussé par l'Enfer, il consomme son œuvre.

220. La jeune enfant revient à elle-même. Hélas ! elle ne se reconnaît plus : elle voit qu'un grand changement s'est opéré en elle, qu'un grand malheur l'accable. Son âme se trouble, le chagrin la dévore, ses larmes coulent nuit et jour.

221. L'infâme s'en aperçoit, et ce repentir si sincère de la jeune fille redouble sa fureur. Il rit de ses regrets, d'un rire diabolique. Il les traduit en faiblesse de caractère ; il tâche de l'égayer et il l'égaie comme le font les esprits immondes.

222. La chute a eu lieu, la rechute sera moins difficile. Après la rechute viennent de nouveaux regrets, et ainsi de suite, tant qu'il reste quelque sentiment de pudeur dans la victime. Elle a pour l'infâme un attrait indicible ; mais à mesure qu'elle fréquente le vice, sa vertu s'é-mousse toujours plus, et il arrive un temps où elle s'abandonne entièrement.

223. Dès ce moment, celui qui a fait sa ruine n'en veut plus ; il la prend en dégoût, il la déteste. Son abandon lui fait horreur ; tout ce qu'elle fait l'irrite ; elle n'est plus bonne à son service. Il faut la congédier.

224. Les caprices de cette exécration passion sont tels qu'il leur faut pour s'alimenter exercer une certaine violence, et pour les enflammer trouver qui les contrarie.

225. Après cette première victime en vient une seconde, une troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce que sa vertueuse dame s'aperçoive des malheurs qui se succèdent dans sa maison. Dès ce moment, les complices de ses crimes, fussent-elles des prostituées, qu'elles auraient pour lui un attrait irrésistible, parce qu'il va trouver en sa dame un obstacle qui va contrarier sa passion : les démêlés seront dorés et déjà entre les époux.

226. Sa dame veut le rappeler à ses devoirs par les sentiments les plus nobles. Elle invoque le nom de Dieu et sa bonté infinie. Elle fait appel aux sentiments du cœur, au nom sacré du mariage et de l'amour conjugal qui les unit. Elle prend entre ses bras le fruit de ses entrailles, l'expose à ses yeux et lui dit :

227. Au nom de cet enfant, que Dieu nous a donné, et pour son honneur et pour son avenir, je t'en conjure, laisse-toi fléchir ! Reviens à de meilleurs sentiments ; fais grâce à ces victimes que tu rends malheureuses ! Après cet enfant, je ne vis que pour toi ; je t'en conjure, rends-moi heureuse ; tu le peux ! Rends-moi l'amour que tu m'as ravi, sois pour moi ce que je suis pour toi, ou plutôt sois à Dieu pour ton bonheur, sois heureux, et je le suis !

228. Rien ne le touche ! Une âme dont l'Enfer s'est rendu maître est insensible à tout noble sentiment, à tout ce qu'il y a de pur et de sacré, et le cri de la conscience ne retrouve plus la voie du cœur.

229. Sa dame se croit, en conscience, obligée d'entraver les désordres de son mari. Elle congédie victimes sur victimes ; mais elle ne fait que multiplier le nombre de malheureuses sans diminuer le nombre de crimes.

230. Le mari en conçoit une farouche indignation. Il la maltraite, et un jour il la relègue dans un coin de son appartement, la presse de ses poings, meurtrit son sein, la terrasse, et là, dans une posture suppliante, elle demande grâce, en attendant les derniers coups de sa fureur. Mais un léger bruit l'arrête : une femme de service vient leur annoncer une visite. Les convenances qu'implique le rang qu'ils occupent ne leur permettent pas de laisser voir au dehors les divisions intestines qui désolent leur ménage. Ils attendent un instant pour se remettre ; ils se composent de leur mieux, puis ils descendent.

231. Quelque chose de radieux, emprunté à l'hypocrisie, vient épanouir le visage du mari. Sa dame, qui ne pouvait s'empêcher de laisser voir les émotions pénibles qu'elle venait d'éprouver, allègue telles et telles raisons. Le visiteur s'y méprend, car il ne voit en eux, du moins en apparence, que l'union, la concorde, l'amitié et les manières qui conviennent à la bonne société.

232. Le visiteur se retire. A cette visite succède un morne silence, une froideur qui glace. Chacun se retire dans son appartement : l'un, la fureur dans les yeux, et l'autre, les yeux baignés de larmes, car, livrée à elle-même, elle n'avait pour occuper son esprit que le souvenir de sa malheureuse vie.

233. Ce qui l'irrite n'est pas ce qui le convertit. Sa dame, qui, dans le principe, exerçait une certaine autorité (et non sans cause), est devenue son esclave ; elle ne peut plus rien de son

propre chef : il lui faut au préalable l'autorisation de celui qui est la cause de son martyr. La vie s'écoule comme dans l'Enfer, et dans la suite une maladie met le mari en danger de mort.

224 bis. Il veut sauver les apparences jusqu'au bout : il fait demander les secours de la religion. Ceux qui le connaissent, ses voisins, et en particulier sa famille, en sont surpris, étonnés, édifiés, car ils s'attendaient à le voir finir comme il avait vécu. Il devient l'objet de l'admiration de tous ; tout le monde le vénère. Aussi lui voit-on supporter ses douleurs avec quelque dignité (du verset 440, voir XII).

225 bis. Si ceux qui le connaissent se sont mépris sur son compte, ce n'est que dans les derniers faits, qui les ont impressionnés en sa faveur. Il se relève de sa maladie, et à peine guéri, l'esprit immonde revient de nouveau chez lui avec autant de frénésie que par le passé. Dès ce moment, le masque est tombé et il ne lui sera plus possible de tromper la bonne foi de ceux qui le connaissent ; aussi il ne s'en mêlera plus.

226 bis. Il retombe malade. Cette fois-ci, c'est pour ne plus se relever, et il semble que tous les démons se soient entendus pour l'exaspérer. Il souffre, et ses douleurs sont un aiguillon continuel de surexcitation, d'inquiétudes, de blasphèmes. La faim et la soif le dévorent, et toutes choses qu'il porte à ses lèvres soulèvent en lui les entrailles et lui causent des souffrances atroces. Les médecins ne sont plus, selon lui, que des bouchers, et les prêtres des hypocrites ou des fanatiques ; il ne veut plus en voir aucun. Sa famille, et sa dame en particulier, dont les soins sont sans effet sur ses douleurs, sont prises pour la cause de son mal. Il les maudit ; nuit et jour ce ne sont que cris, sarcasmes et menaces épouvantables. On est ébahi, éperdu ; on ne sait plus que faire.

227 bis. Quelque vertu que l'on ait, qui peut se promettre d'être constant jusqu'au bout ?

228 bis. Sa dame a usé de tous les moyens pour rendre son mari meilleur. Elle a enduré une vie fort pénible sans faillir, et aux approches du dernier moment de son mari, ne sachant plus à quel saint se vouer, elle rappelle des égouts de la société une ancienne servante, qu'elle avait renvoyée à une autre époque comme complice des crimes de son mari, espérant par sa présence lui faire trouver quelques moments d'oubli dans ses douleurs. Elle passe un jour, deux jours, trois jours au chevet du lit du malade, et le moribond finit entre les bras de cette femme abandonnée.

229 bis. Il est dans un appartement magnifique, couché sur un lit des plus somptueux, et demain le grabat du plus simple ouvrier sera préférable à la situation de ce riche, qui ne sera plus que la pâture des vers. Tout craque et se disloque autour de lui, et rien de ce qu'il possède ici-bas ne va le suivre dans la tombe !

230 bis. Nous nous trompons ! Malgré l'incrédulité qu'il a toujours professée, il n'a jamais pu franchir les limites du doute et le doute, l'épouvante ! Le souvenir de ses iniquités se lève droit devant lui pour le suivre dans la tombe en autant de spectres hideux et d'accusateurs sans trêve ni merci qu'il a commis de mauvaises actions sur la terre. Il se voit déjà précipité dans les flammes éternelles, et du fond des ténèbres où il est enseveli, il voit à la surface du puits des abîmes les curieux se pencher pour le regarder et se retirer frappés d'une sainte épouvante !

231 bis. Et il les entend se dire :

232 bis. Est-ce donc là, ô mon Dieu, ce riche que nous avons connu si égoïste, qu'il aurait voulu se désaltérer de toute la sueur du pauvre et de l'ouvrier !

233 bis. Si défiant, qu'il allait jusqu'à compromettre dans l'opinion publique l'honneur de son serviteur le plus fidèle !

234. Ce riche qui commandait avec tant d'arrogance, qui a fait tant de dupes, compromis tant de consciences, égaré tant d'ignorants !

235. Ce riche libéral-égalitaire-fraternel, que le conseil le plus humble de l'homme le plus sincère révoltait, n'y voyant qu'une témérité impardonnable et un manque d'égards à l'endroit de la position qui le distinguait dans le monde !

236. Ce riche, qui nageait dans l'abondance, qui ne s'est jamais rien refusé et qui ne reculait devant aucun crime pour satisfaire ses appétits de toute nature !

237. Et pour combien de temps est-il là, ô mon Dieu ?

238. — Pour toujours !

239. — Il n'en sortira jamais ?

240. — Jamais ! Il sera traité de la même manière qu'il a traité ou qu'il aurait voulu traiter les autres, lui-même, s'il eut dû vivre éternellement sur la terre.

241. On a beau se raidir et nier les peines éternelles, parce qu'on aurait intérêt à ce qu'il en fût ainsi, il faut y arriver, pourtant ! Et rien de plus juste que d'être traité de la même manière que l'on traite ou que l'on voudrait traiter les autres, soi-même.

242. Heureux encore s'il eût su choisir son dernier moment pour appeler à son aide, avec le sentiment du repentir, les secours de la religion pour adoucir la transition du passage de l'extrême abondance à l'extrême misère ! Mais il s'est moqué de la patience de Dieu, et la coupe de la colère divine a débordé sans remise (224 bis à 226 bis).

243. Il est dit quelque part dans les saints Evangiles qu'il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un câble de passer par le chas d'une aiguille. Combien de temps nous a-t-il fallu pour revenir de la surprise, accompagnée d'une sainte frayeur, occasionnée par ces paroles divines ? Et cependant rien de plus vrai ! Rien, dans ces paroles divines, qui ne s'accorde avec la saine raison ! Combien est plus heureuse que celle du riche, qui se rend malheureux par l'abus de son opulence, la vie paisible de l'ouvrier honnête, prudent, ordonné et aimant le travail ! Mais combien plus l'humble et modeste existence de l'ouvrier lui rend-elle plus facile l'accès de sa fin dernière, comparée à l'existence du riche, dont les privilèges terrestres le font s'occuper de tout, excepté de la seule chose qui l'intéresse !

244. Le démon a sans doute des prises sur l'ouvrier le plus sage ; mais celles qu'il a sur le riche sont incalculables !

245. Le démon fascine les riches, les grands, les savants et les puissants du monde par l'excès de repos qui les effémine ;

246. Par l'absence d'occupations utiles, qui les pousse à dépenser leurs forces physiques dans la débauche ou, pour le moins, en des futilités qui ne leur comptent pour rien ;

247. Par l'oisiveté, qui laisse leur esprit, qui ne peut jamais rester inactif, s'alimenter de pensées qui le corrompent, à défaut de pensées utiles qu'il n'aime pas ;

248. Par l'abondance des mets et des liquides les plus recherchés, qui surexcitent en eux les appétits les plus grossiers;

249. Par les milieux séduisants dans lesquels ils vivent, qui font dérailler leur imagination ;

250. Par leur opulence, qui leur ouvre les portes des curiosités inutiles, des plaisirs immodérés, des excès de toute nature et des égarements qui corrompent l'homme et lui créent, dès ici-bas, l'Enfer jusque dans son ménage, quoique les apparences soient souvent gardées, grâce à leur instruction et au rang qu'ils occupent dans le monde (230 à 232) ;

251. Par leur autorité sur la terre, qui en fait autant d'usurpateurs tyranniques (271 à 278), qui voudraient être adorés comme des dieux jusque dans leurs infirmités morales même (233), alors que leur autorité, qui n'appartient qu'à Dieu (8 bis), n'est pour eux qu'une tâche à remplir, dont il leur sera demandé un compte des plus sévères ;

252. Par leur fortune, leur savoir, leur talent, leur génie, leurs travaux et les services qu'ils rendent à la société, parce qu'au lieu de tout faire converger vers Dieu (151, 152), ils ne font que se rechercher eux-mêmes dans leurs œuvres, par la renommée qu'ils en espèrent, la popularité qu'ils en attendent, les admirateurs que ça leur crée et les adeptes serviles que ça leur procure.

253. Le démon, enfin, les fascine par l'ensemble de leurs privilèges terrestres, qui leur soufflent sans cesse à l'oreille : Mangez des fruits de l'arbre de la science du bien et du mal, et vous serez comme des dieux ; ils le croient, et il n'en sort que des démons !

254. Nous ne voulons pas dire par là qu'il faille les considérer comme des parias dans la société ; loin de là notre pensée, car ils ne sont que ce que nous eussions été nous-mêmes si nous eussions été à leur place.

255. Remercions donc Dieu de notre humble condition, qui nous prive d'un repos inutile qui nuit, par l'obligation qu'elle nous impose d'un travail utile du matin au soir.

256. Remercions Dieu de notre humble condition, qui nous oblige à un travail souvent pénible, mais qui use nos forces physiques et diminue d'autant les excitants qui nous poussent vers les choses immodérées qui nous corrompent.

257. Remercions Dieu de l'obligation où nous sommes de mener une vie laborieuse, qui oblige nos esprits à s'alimenter de pensées utiles, qui diminuent d'autant les pensées mauvaises qui nous égarent.

258. Remercions Dieu de notre modeste condition, qui nous oblige à une vie sobre, qui nous entretient et nous interdit la surabondance des mets, qui ne font que surexciter les appétits les plus grossiers.

259. Remercions Dieu de la retraite presque obligée où nous retiennent nos occupations et notre modeste condition, isolée des milieux séduisants qui font dérailler l'imagination de l'homme.

260. Remercions Dieu de notre condition besoigneuse, qui nous ferme, en grande partie, les portes des curiosités inutiles, des plaisirs immodérés, des excès de toute nature et des égarements dans lesquels nous serions très-certainement tombés au même degré que les riches, les grands, les savants et les puissants du monde, si, comme eux, nous eussions été dans l'opulence.

261. Remercions Dieu de n'avoir dans notre modeste condition que la responsabilité de notre humble obéissance, qui nous garantit d'un orgueil démesuré et d'une autorité tyrannique suivie de beaucoup d'abus ; car nous ne devons jamais perdre de vue qu'il n'y a qu'un seul maître, qui est dans les cieux, et que l'autorité la plus marquante, comme la plus modeste (8 bis), n'est qu'une tâche à remplir dont il nous sera demandé un compte des plus rigoureux.

262. Remercions Dieu de notre obscure condition, qui nous procure l'immense privilège de pouvoir nous créer une solitude pour ne nous entretenir qu'avec Dieu, même au milieu des réunions les plus brillantes et les plus recherchées ; tandis que dans une condition marquante, à force de vouloir nous produire, nous eussions été exposés à passer dans le champ des séductions, ou pour le moins à perdre notre temps à sacrifier aux usages et aux convenances stériles du monde.

263. Remercions Dieu, enfin, de notre situation, qui nous rend relativement difficile l'accès des fruits de l'arbre de la science, du bien et du mal, et nous rend ainsi plus facile l'abord de la vie angélique pour les uns, de la vie patriarcale pour les autres et de la vie éternelle pour tous.

264. Notre situation est accessible à tous : A chacun de la choisir, si l'opulence et les grandeurs d'ici-bas lui sont un danger ! Mais avec notre nature déchue, qu'il est difficile d'opter pour notre situation lorsque nous n'y sommes retenus par une faveur toute spéciale de Dieu, que nous avons très-souvent le malheur de ne savoir pas apprécier comme telle !

265. Mais, par contre, quel malheur si la voie qui conduit à Dieu ne se fût trouvée que parmi les riches, les grands, les savants et les puissants du monde ! Comment aurions-nous fait, nous, pauvres travailleurs et ignorants, pour arriver jusqu'à Dieu, s'il nous eût fallu, au préalable, nous élever jusque dans les hautes régions de ce que nous appelons aujourd'hui le grand monde, alors que celui-ci, au lieu de nous tendre une main secourable, nous tourne très-souvent le dos (189) dès qu'il connaît notre origine, si bien que nous ayons pu captiver ses regards jusque-là !

266. C'eût été alors qu'on aurait pu dire avec juste raison que Dieu n'est pas Dieu ! Car il n'eût pas été la bonté même, la bonté par excellence, infinie (383), puisqu'il eût sacrifié, *forcément*, le très-grand nombre de déshérités sur la terre au profit du petit nombre de favorisés sur la terre et dans les cieux.

267. Et que deviendrait la liberté en pareille situation, sinon un vain mot ? C'eût été alors que la révolte des petits contre les grands, les vols et les assassinats eussent été légitimes et à l'ordre du jour, pour essayer de nous élever jusqu'aux premiers rangs, puisque, dans nos forfaits, nous eussions couru des chances de succès sans aucune chance de péril, ce qui, du même coup, constituerait la société dans un état permanent de désordre, négation de la divinité elle-même, qui n'est et ne peut être que l'ordre par excellence.

268. Entre le riche et le pauvre, avec notre nature déchue, la part du pauvre et du travailleur est sans contredit la plus belle. Elle serait belle aussi, *et même plus belle que la nôtre*, la part des riches, des grands, des savants et des puissants du monde, si, dans la mesure de leur fortune et de leur situation, ils savaient être, au nom de Dieu, les protecteurs de la veuve

et la lumière de l'orphelin, généreux, mais sans faiblesse ! Mais avec les mauvais instincts qui nous obsèdent, qu'il est difficile d'utiliser ainsi notre fortune, notre crédit et notre talent ! (a)

269. Ils rendent cependant de grands services à la société, les riches, les grands, les savants et les puissants du monde par les grandes découvertes, les grandes entreprises, les grandes industries, le grand commerce, les grandes directions, etc., etc. et les ouvriers qu'ils font vivre par le travail ; mais tout cela n'est que fausses apparences. Toutes ces œuvres ne sont qu'un poison d'autant plus subtil qu'elles ont plus d'éclat et qu'elles sont plus adroitement menées. Les libres-penseurs subjuguent par là les simples d'esprit et les détraquent pour les conduire plus facilement à une incrédulité qui les ruine. Pour en avoir le cœur net et pour mettre à découvert la perfidie qui se cache sous le voile qui les masque, demandons à ces libres-penseurs :

270. A quoi vous aurez servi tous ces grands travaux et tous vos services rendus à la société, lorsque, au dernier jour, il vous sera dit :

271. — Répondez ! Au nom de qui avez-vous fait tous ces grands travaux ? Et qu'ils seront forcés de répondre :

272. — Au nom de mon ambition et de la satisfaction de mon orgueil, avec la pensée de devenir encore plus riche, de jouir de toute mon opulence dans le monde, de m'imortaliser sur la terre, d'y être regardé comme un Dieu ; mais à vous Seigneur, mon Dieu, je n'y ai jamais songé !

273. Aussi ai-je été variable comme le temps dans l'application des services que j'ai rendus. Je les ai rendus selon les sympathies que m'inspiraient les uns et selon la répulsion que j'éprouvais pour les autres, selon la gratitude des uns et selon l'ingratitude des autres, et même je suis allé souvent jusqu'à favoriser l'incapable et l'inique, pour m'en faire autant de créatures dévouées, et ce au dépens du juste et de celui qui eût été à la hauteur de son mandat, si je n'eusse été le tributaire des préférences injustes et sans discernement (175 et 176).

274. — A quoi te servent dès aujourd'hui tous ces grands travaux ?

275. — A rien.

276. Je reconnais que, pour que la vertu soit permanente dans l'homme, il faut que tout

(a) X. Nous connaissons, entr'autres, depuis environ quarante ans, un riche, aujourd'hui devenu un vieillard vénérable, que nous avons eu l'honneur de servir à une époque déjà éloignée. Ce riche, nous ne l'avons jamais vu oisif. Son temps a toujours été pris par des distractions utiles ménagées à sa famille (152), par quelques rares distractions concédées aux convenances de son rang, par le travail en sa faveur et en faveur des siens, par son obligeance à rendre service à ceux qui y avaient recours, par des œuvres de charité et des fonctions gratuites en faveur de son pays. Nous l'avons toujours vu, *malgré ses très-nombreuses occupations*, avoir du temps pour tout, excepté pour les inutilités.

§ 2. Qu'un pareil riche se sauve, rien d'étonnant ! qu'un pareil riche ait beaucoup plus de mérite que nous, qui n'avons pas rempli une vie comme la sienne et qui n'avons pas couru, grâce à notre modeste position, les mêmes dangers que lui ont fait couvrir son opulence et son rang, rien d'étonnant non plus !

§ 3. Est-ce à dire qu'il ait obtenu l'admiration de tous ?

Oui ! il l'a obtenue, malgré l'envie des jaloux.

Et il ne fallait rien moins que la venue du règne des libres-penseurs pour essayer de le détrôner ; mais un chrétien ne se détrône jamais ! A l'exemple du Christ, il demeura roi quand même, parce qu'il règne sur lui-même, tandis que les libres-penseurs, comme la plupart des rois de la terre, ne sont que les esclaves de l'ignominie (326 à 328).

§ 4. Quest-ce que la royauté éphémère de ce monde ? Nous ne sommes sur la terre que pour nous y exercer à devenir rois immortels (170 à 172), et ce riche a obtenu ses grades : il est roi pour l'éternité !

soit fait en votre nom et pour votre plus grande gloire, ô mon Dieu ! parce que vous seul êtes le pivot immuable de tout ordre sur la terre et dans les cieus ; je le vois, mais c'est trop tard.

277. Les actes en soi ne sont rien sans la pureté d'intention éprouvée au creuset de vos lois saintes ; je le vois, mais c'est trop tard !

278. Celui qui me nuit, alors qu'il avait la pensée de me rendre service, est mon ami, tandis que celui qui me rend service, alors qu'il avait la pensée de me nuire, est mon ennemi. L'acte en soi est donc pour le moins de nulle valeur, tandis que la pureté d'intention sans le succès vous est agréable, ô mon Dieu ! Je le vois ! mais, hélas !! c'est trop tard !!!

279. Le maçon ne prend pas une varlope pour construire un mur, et chacun se sert des outils propres à la simple nécessité d'exécuter le travail utile qu'il a entrepris.

280. Et l'homme, que fait-il de sa vie présente, sinon détourner de leur véritable fin ses facultés et les prostituer à de vains usages qui le corrompent et le ruinent ! Il se lève ensuite par l'ironie, le ridicule, les mensonges, les haines et les voies de fait contre tout ce qui est saint, et ensuite il se targue pour faire voir sa fierté ! Regardez-moi, dit-il par son attitude : Je suis quelque chose !

281. Abject ver de terre ! Si les responsabilités ruineuses que tu accumules sur ta tête n'étaient de nature à te faire prendre en pitié, tu ne serais digne que du plus souverain mépris !

282. Il nous faut donc en revenir toujours, malgré toutes nos recherches, à ne rien reconnaître d'utile sur la terre, hors aimer Dieu et le servir lui seul.

283. Il y a longtemps que nous cherchons un homme capable de nous prouver le contraire, et eussions-nous une lanterne en main, que nous ne serions pas plus heureux que Diogène !

284. Quelle folie que celle des hommes qui ne songent qu'à la vie présente, qui les corrompt, alors que la vie future est la seule chose qui les intéresse ou rien ne les intéresse !

285. Mais quelle folie surtout lorsqu'on pense qu'en ne s'occupant que de la vie présente, on n'en recueille que des déboires, sans aucune chance de la vie future ; tandis qu'en ne s'occupant que de la vie future, seule chose qui nous soit utile, nous jouissons dès ici-bas du plus beau, du plus digne et du plus noble des bien-être !

286. Dans le doute le plus profond que l'on puisse imaginer, limite que nul libre-penseur n'est capable de franchir, quoi qu'il dise ou quoi qu'il fasse, il faut être frappé d'aveuglement, avoir perdu le sens commun, être fou à conduire aux petites maisons, pour courir un enjeu aussi funeste sur la terre, sans aucune chance de salut pour l'éternité ; alors que du côté de la foi, il y a toute chance de salut pour l'éternité, sans encourir aucune chance de danger pour son enjeu d'ici-bas.

287. Et cependant, voilà le fou tel que la libre-pensée le fait.

CINQUIÈME ENTRETIEN.

288. L'infaillibilité du chef de l'église et le secret de la confession sont deux grands chevaux de bataille que nous opposent les libres-penseurs pour combattre la foi en la divinité de la religion chrétienne. Il leur en coûte de supporter le joug de l'autorité lorsque, sous le

couvert de la liberté, ils ne convoitent que la licence pour arriver à la jouissance des plaisirs et de l'orgie.

289. Egalement de la confession, lorsque nous voulons conserver nos coudées franches dans le champ de l'iniquité, l'orgueil nous commande, pour donner le change à ceux qui nous observent, de condamner nous-mêmes les lois, si saintes et si utiles soient-elles, par lesquelles nous sommes condamnés nous-mêmes.

290. Nous sommes toujours docteurs es-mérite lorsqu'il s'agit de détruire ce qui contrarie nos appétits les plus criminels et les plus pervers.

L'Infaillibilité du Chef de l'Église.

291. Laissons de côté la foi aux paroles que nous trouvons dans les saints Évangiles, qui ne sont le privilège que de ceux que nous n'avons pas à combattre, et ne faisons appel qu'à la raison et au simple bon sens des hommes sans parti-pris, et admettons, pour le quart d'heure, que le chef de l'Église ne soit pas infaillible.

292. En pareille situation, arrivés aux dernières limites de notre saine raison, le plus sage serait de nous en référer à celui qui nous offre le plus de garanties.

293. Or, si nous prenons mille chrétiens sans choix et que nous les comparions à mille libres-penseurs sans choix, il devient indéniable que nous trouverons plus de conscience, plus d'honnêteté et plus de moralité dans les mille chrétiens.

294. Or, nous sommes tous pétris de la même boue. Si donc, il y a plus de vertu dans les mille chrétiens qui pratiquent sincèrement la religion, ces vertus ne sont dues qu'aux principes religieux qu'ils professent. Donc, les principes religieux sont les plus puissants auxiliaires de l'ordre moral, de l'ordre social et de l'ordre divin.

295. Si cela est vrai des simples croyants, à plus forte raison sera-t-il plus vrai si nous comparons mille prêtres, sans choix, à mille apôtres, sans choix, de la libre-pensée.

296. Et plus vrai encore si, dans les mêmes conditions nous comparons un égal nombre, sans choix, de chefs de l'Église à un égal nombre, sans choix, de docteurs de la libre-pensée.

297. Donc, la foi du chef de l'Église, son caractère sacerdotal et les devoirs qui s'y rattachent lui font un bouclier contre ses mauvais penchants, sinon invulnérable, du moins qui lui offre une garantie que n'ont pas les libres-penseurs.

298. Que cherchent les chrétiens ?

299. La perfection qui conduit à Dieu, ce qui s'accorde en même temps, au plus haut degré, avec les intérêts de tous ici-bas (32 à 52, 127, 175 et 176).

300. Que cherchent les libres-penseurs ?

301. Le bien-être, les honneurs et les plaisirs de ce monde, toutes choses qui ne peuvent s'obtenir sans être en opposition d'intérêt avec les intérêts d'autrui, ce qui divise les hommes et trouble la société (63 à 143).

302. De quelle sorte de gens se composent les vrais chrétiens ?

303. Des hommes les mieux intentionnés, parce qu'ils sont le plus intelligemment intéressés (32 à 52) ;

304. De ceux qui renoncent aux biens de ce monde ou ne s'en servent que pour la simple nécessité d'arriver à Dieu ;

305. De ceux qui n'envient ni les plaisirs, ni les honneurs, ni les biens d'autrui ;

306. Des hommes de paix, qui n'opposent aux violences iniques d'autrui que des moyens pacifiques et légaux, la sagesse et la vérité ;

307. De ceux qui ne voient dans leurs semblables qu'autant de portions de l'ouvrage de la main de Dieu, par conséquent autant de frères que nous devons regarder d'un œil égal, sous peine de faire injure à Dieu lui-même.

308. De quelle sorte de gens se composent les libres-penseurs ?

309. De cette jeunesse frivole et turbulente, aussi remplie de suffisance que d'inexpérience, propre seulement à des actes inconscients de témérité ;

310. De tous les ouvriers républicains de cabaret, qui n'ont d'autres soucis que de dissiper dans les intervalles de leurs occupations et les lundis, le fruit de leur travail, sans se préoccuper des soins qu'ils doivent à leurs familles ;

311. De tous les ouvriers abusés par tant d'intrigants d'une instruction plus qu'ordinaire, qui ne sont aptes à raisonner que par les impressions reçues au milieu de l'égarement où ils se sont laissé conduire, sans se rendre compte des doctrines qu'ils soutiennent au préjudice de leurs propres intérêts et des intérêts de leurs frères ;

312. De tous les ouvriers qui se figurent que la République va leur créer un grenier d'abondance, où les producteurs seront forcés de déposer leurs produits pour y puiser, chacun selon ses besoins, ce qui les dispensera de l'assujettissement du travail du matin au soir ;

313. De tous les ouvriers qui se figurent que la République va les faire vivre sans travail, grâce au partage des biens de ceux qui possèdent avec ceux qui ne possèdent pas, partage qui se renouvellera chaque jour, au fur et à mesure de ce que les uns produiront et de ce que les autres dissiperont (334 à 338) ;

314. De certains ouvriers d'action, qui ne savent que servir de marchepied à tant d'agitateurs hypocrites, qui ne sont jamais satisfaits de ce qu'ils ont et qui, à défaut d'un but louable, cherchent la fortune, les plaisirs, les honneurs et l'impunité dans le désordre de la société et des dupes qui les écoutent ;

315. De tous les ignorants de parti-pris (119 à 121), de tous les intrigants et des agitateurs hypocrites eux-mêmes, des vagabonds, des libertins, des débauchés, des adultères, des voleurs, des assassins, des incendiaires et de tous les hommes qui déshonorent la République en se couvrant de son manteau, après comme avant d'être des repris de justice (a) ;

316. De tous les chefs de maison, pères et fils, à quelque classe de la société qu'ils appartiennent, qui ne se font pas scrupule d'exploiter les simples d'esprit ni de ruiner l'honneur et l'avenir de leurs servantes, alors que le plus élémentaire de leurs devoirs leur impose

(a). XI. La religion seule a qualité, sans se déshonorer, de n'exclure personne de son sein. Elle reçoit les justes pour les aider à se maintenir dans la justice ; mais elle offre de préférence ses secours aux boiteux, aux aveugles, aux malades, aux lépreux et à tous ceux qui ont une infirmité quelconque, avec le bon esprit et le désir sincère de vouloir en guérir.

de leur servir de père, selon l'esprit de Dieu, en l'absence de leur père, selon la nature, que l'indigence tient éloignés pour se procurer ailleurs le nécessaire de chaque jour ;

317. De tous ces gens instruits de toutes choses, excepté de la bonne morale, qui ne reculent devant aucun moyen pour dépraver les bonnes mœurs et insinuer ensuite les secrets de l'infanticide, pour cacher leur honte aux yeux du public, ou pour le moins abandonner leurs dupes deshonorées et les fruits de leurs crimes au vent de leur malheureuse destinée ,

318. De tous ces hommes qui ne reculeraient devant aucun crime pour détruire l'ordre établi et y substituer la domination de leur haine, de leurs vengeances et de leur tyrannie pour arriver à la plénitude de la satisfaction de leur ambition coupable et de leur orgueil effréné ;

319. De tous ces hommes infâmes qui prostituent leur talent à égarer et à démoraliser la société par leurs discours et leurs écrits, et ce au prix du lucre et d'une triste et coupable célébrité ;

320. De tous les hypocrites, de quelque caractère qu'ils soient revêtus, qui font métier de religion pour arriver à leur fin mensongère et jettent ainsi aux yeux du peuple ignorant la défaveur sur la divinité de la religion, qu'il juge, non pas ce qu'elle est, mais bien par ceux qui font mine de la pratiquer.

321. De tous ces hommes qu'on pourrait qualifier de bêtes farouches, qui, à la vue de leur insuccès, détruiraient, avec un plaisir de tigre, leur patrie, s'ils le pouvaient, pour satisfaire leur vengeance à l'occasion de leur insuccès (22, 23) ;

322. De tous les détracteurs et de tous les calomnieurs de la religion divine, car toute loi et tout pouvoir dans l'ordre social, qui ne sont pas consacrés par une loi révélée par Dieu, sont livrés aux caprices de l'intrigue, de la ruse et de la force des hommes, et c'est là ce que les libres-penseurs appellent liberté, et comme ils ne peuvent y arriver tout seuls, ils s'entourent de tout ce qu'il y a de plus pervers, flanqués des ignorants qu'ils trompent et des dupes qu'ils corrompent ;

323. De tous les novateurs et de tous les réformateurs en matière de religion ; de tous les inventeurs de dieux imaginaires (371), des déistes et des athées qui, par leurs doctrines mensongères, nous ramèneraient au polythéisme de l'antiquité et à la possession de l'homme par l'homme, car le libre-penseur, conséquent avec lui-même, ne peut avoir dans son for intérieur d'autre pensée que celle de tout s'asservir (167 à 169).

324. Voilà où se recrutent les libres-penseurs de toutes conditions, de toutes couleurs, de toutes nuances et à tous les degrés (308 à 323) ; car chacun y pense en pleine liberté, ne relevant d'aucune autorité que de celle de leur imagination, inspirée par le besoin de satisfaire chacun ses goûts, de quelque nature qu'ils soient.

325. Et ce serait là les hommes qui auraient autorité pour contester l'infaillibilité du chef de l'Eglise et pour nous dire ce que nous ne devons ni faire ni croire, sans savoir nous dire ce que nous devons croire ni ce que nous devons pratiquer ? Mais ce ne sont là que des loups affamés, affublés du costume du berger, qui, quoi qu'en ait dit La Fontaine, pour leur instruction, laissent encore voir non-seulement le bout mais leurs deux grandes oreilles !

326. D'où tirent-ils leurs qualités et leur autorité, sinon de l'esprit d'iniquité variable selon les goûts de chacun.

327. Et ce seraient aussi ces mêmes hommes qui voudraient interdire aux chrétiens d'avoir à s'occuper d'autre chose que de leur Eglise ? Mais ce serait le monde renversé que d'avoir à obéir à ceux qui ne relèvent que de leur perversité, alors que nous devrions refuser notre confiance à ceux qui ne relèvent que de Dieu, et qui sont jugés coupables comme nous, et même plus que nous, du moment qu'ils faillissent eux-mêmes aux principes qu'ils ont mission de nous enseigner !

328. Oui ! ils ont raison d'interdire aux chrétiens de s'occuper d'autre chose que de leur Eglise ; mais ils ont raison sans le savoir, car ils ont raison sans le vouloir, parce qu'ils sanctionnent le contraire de l'objet qu'ils poursuivent. Ils ont raison, parce que l'Eglise est partout (27-89 à 96), et que hors de l'Eglise il n'y a rien nulle part ! Il n'y a qu'un élément de vie sur la terre pour les hommes et pour les sociétés : c'est le bien-faire au nom de Dieu. Or, l'Eglise seule a reçu, de par Dieu, autorité pour enseigner le bien, d'où il suit qu'en dehors de l'Eglise il n'y a que néant ! D'où les libres-penseurs n'ont d'autorité sur rien (91) !

329. Les libres-penseurs ne veulent pas que nous ayons foi en l'infaillibilité du Chef de l'Eglise, et par quoi veulent-ils donc la remplacer ? Par l'infaillibilité des libres-penseurs eux-mêmes ? Qu'ils s'en tiennent donc à continuer d'exploiter la crédulité des pauvres ignorants qu'ils corrompent !

330. Mais nous les entendons déjà nous dire qu'ils ne se posent pas comme infaillibles eux-mêmes ! Dans ce cas, faillible pour faillible, et après toute comparaison faite (291 à 307, 308 à 323), laissez-nous donc croire à celui qui nous offre le plus de garanties (297) !

331. Du reste, les libres-penseurs ne sont pas dupes de leurs doctrines. Ils savent parfaitement que leurs doctrines sont les antipodes de l'ordre, de la liberté, de l'égalité et de la fraternité ; mais ils veulent se tenir dans leur rôle de dupeurs pour arriver plus facilement à leur but, et pour y parvenir tous les moyens leur sont bons !

332. Que cherchent-ils dans leurs subtilités ?

333. Faisant appel à des ruses du démon, ils cherchent à jeter le trouble, la division, le désordre et la ruine dans l'Eglise, non parce qu'elle est ou qu'elle n'est pas sainte (ils lui empruntent même certaines vertus pour mieux faire passer leurs duperies), mais bien parce qu'elle leur fait obstacle pour arriver à leur fin satanique, comme, du reste, l'avouait naguère, à Paris, avec plus de franchise, un de leurs coryphées :

334. — *Ceux qui, comme nous, ne veulent plus être asservis, exploités, gouvernés, pas plus en haut qu'en bas, ceux-là jurent haine et guerre à la religion, haine et guerre aux prêtres, haine et guerre à Dieu..... Oui ! je suis l'ennemi de la propriété. Et si l'on me demande ce que je mets à la place de la propriété, je réponds : Rien !*

335. Et les pauvres moutons d'applaudir avec les loups et avec les tigres.

336. *Il y a, dit-il encore, place pour tout le monde au banquet de la vie.*

337. Ce qui ne l'empêche pas :

338. *De garder le haut bout de la table pour les couverts réservés (a), ce qui revient*

(a). 31 octobre 1880, salle des Tillentis, à Belleville, Paris.

à toujours répéter : Sors de là, toi, que j'appelle tyran, pour qu'à ta place je puisse te tyranniser plus fort à mon tour !

SIXIÈME ENTRETEN.

Le Chef de l'Église est infallible.

339. Dieu seul est infini. En dehors de Dieu, tout est borné. Donc, si loin que nous reculions les bornes de notre entendement, il arrive toujours un terme que nous ne pouvons pas franchir. Dans cette situation, s'il est vrai que nous ne soyons venus sur la terre que pour nous y exercer à devenir dignes de Dieu (170, 171), Dieu n'a pas pu nous laisser sans conduite. Et si, dans les choses d'ici-bas accessibles aux connaissances humaines, il nous est utile et souvent nécessaire de nous adresser aux spécialistes, chacun dans sa partie, à plus forte raison nous est-il absolument nécessaire, dans les choses qui traitent de l'infini, arrivés aux dernières limites de notre saine raison bornée, de nous en référer, si nous voulons éviter le naufrage, à une lumière infallible, qui ne peut être que Dieu, et si Dieu se fait représenter par quelqu'un sur la terre, ce ne sera que ce quelqu'un qui nous conduira infalliblement dans les régions qui nous sont étrangères (291 à 297).

340. Du reste, étant donné que nous ne sommes venus ici-bas que pour nous y exercer à devenir dignes de Dieu (*et tous les libres-penseurs réunis sont impuissants à trouver une autre utilité du passage de l'homme sur cette terre*), rien ne nous est utile que la bonne foi, la droiture et la pureté dans l'intention qui nous fait agir (277, 278).

341. Les cahiers que l'enfant remplit sur les bancs de l'école sont destinés au rebut, quoiqu'il ait à s'y exercer comme s'ils étaient des documents précieux. Egalement tout ce que nous pouvons manipuler ici-bas est destiné au rebut, quoique nous ayons à nous en servir comme d'une chose sacrée pour nous exercer à devenir dignes de Dieu ; car nous ne pouvons rien gâter ici-bas qui ne doive être gâté, ni rien détruire qui ne doive être détruit (179).

342. Si, plus tard, dans l'éternité, nous devons obéir aveuglément à Dieu, pour ne pas nous tromper, sans rien perdre de notre indépendance ni de notre liberté, il est nécessaire que nous nous y exercions au préalable, puisque nous sommes susceptibles de désobéissance et d'erreurs.

344. Le chef de l'Église, qui est le représentant de Dieu sur la terre, ne peut pas plus que nous rien gâter ni rien détruire qui ne doive être gâté ou détruit. Par conséquent, le chef de l'Église se tromperait-il dans les choses d'ici-bas, qui, en soi, ne comptent pour rien, que notre bonne foi, en lui obéissant au nom de Dieu, nous ferait encore trouver notre salut dans ses propres erreurs. — Donc, le chef de l'Église est infallible par rapport aux fidèles.

345. Mais allons plus loin et supposons que nous ne puissions nous défaire du doute qui éloigne de cette foi salutaire parce qu'elle est divine. En pareille situation, la logique de la plus saine raison nous fait encore un devoir de lui obéir, puisque, après toute comparaison faite (291 à 323), c'est toujours lui qui nous offre le plus de garanties et que, de son côté, il y a tout à gagner, sans aucune chance de perte ; tandis que du côté des libres-penseurs, il y a tout à perdre, sans aucune chance de bénéfice (284 à 286).

346. Donc, que l'on ait le don de la foi ou que l'on se borne à ne consulter que la saine raison, on est forcé de convenir, lorsqu'on est sérieux, que le chef de l'Eglise est infallible, puisque c'est lui seul qui nous offre la seule et unique garantie pour arriver à Dieu, si garantie il y a nulle part sur la terre.

347. Ne sont pas assez sérieux pour ne consulter que la saine raison, ces hommes qui, pour trouver une excuse à leurs fautes ou pour paraître conséquents avec eux-mêmes, tournent en ridicule les lois qui condamnent leur conduite. Ne sont pas sérieux non plus ces grands hommes doués de grandes vertus civiques, ni ces grands capitaines qui remplissent le monde du bruit de leurs exploits, alors que, comme Samson, ils se laissent couper les cheveux, endormis sur les genoux d'une femme.

348. Le chef de l'Eglise est infallible par rapport à tous les fidèles. Mais il ne jouit pas du même privilège par rapport à lui-même dès qu'il cesse de s'obéir comme chef de l'Eglise ; car il a, tout comme nous, quoique en des proportions moindres, à repousser la tentation, comme le Christ nous en a donné l'exemple, et à combattre les combats du Seigneur pour se vaincre lui-même.

349. Le chef de l'Eglise, à lui seul, ne suffit pas pour sauvegarder les intérêts de tous les fidèles ; mais il a ses auxiliaires, qui sont les prêtres et les évêques.

350. Ici une objection nous a été posée : On ne peut pas contester qu'il n'y ait de mauvais prêtres, et, dans cette situation, quelle est la ligne de conduite que nous avons à garder si nos devoirs de conscience nous obligent d'être en rapport avec eux ?

351. Un prêtre quelconque s'égare, il est de notre devoir de lui donner nos conseils, si nous y sommes autorisés par notre situation ou par nos rapports d'amitié ; mais s'il ne nous écoute pas, nous devons, pour éviter le scandale, le couvrir d'un manteau, semblables en cela au fils de Noé, qui couvrit les nudités de son père pour le soustraire aux risées de son frère. Tout au plus, dans un cas grave, nous conviendrait-il, étant sans autorité civile, ni criminelle, ni religieuse, d'en prévenir son chef immédiat.

352. Mais à défaut de mieux, nous nous servons d'un couvreur quelconque pour faire recouvrir nos maisons. Egalement, un prêtre quelconque, égaré, fût-il un démon revêtu du caractère sacerdotal, qu'à défaut de mieux, nous devons nous adresser à lui pour le salut de nos âmes, parce que, quoi qu'il fasse, étant dans l'ordre de ses fonctions, il ne peut s'empêcher d'être en faveur des fidèles l'expression des mérites ordinaires que Dieu a attachés au saint ministère, mérites qui peuvent être augmentés par la sainteté du prêtre, objet de notre choix, lorsque nous pouvons le faire.

353. Il nous a été objecté encore : Dans ce cas, le prêtre est infallible lui-même ! Non, car, dans nos divergences, nous sommes autorisés à recourir à une hiérarchie supérieure et à remonter ainsi de suite jusqu'au chef de l'Eglise pour en décider, ce qui, en présence d'un mauvais prêtre ou d'un prêtre mal éclairé, met notre saine raison à l'abri d'une surprise, qui cependant ne nous engagerait en rien de fâcheux pour l'éternité si nous avions pour nous la bonne foi et la pureté d'intention ; mais en qualité d'élèves sur cette terre étrangère, nous deviendrions coupables si nous négligions de soigner nos cahiers, quoique destinés au rebut (344).

354. Ici, il nous a été présenté une troisième objection : Puisque la prospérité, la fortune, la gloire et les honneurs du monde corrompent tout (14, 24, 243 à 254), que deviendra la société lorsque, par une soumission générale, ceux qui seront au haut de l'échelle en seront venus au faite de la gloire, de la fortune, des honneurs, des satisfaits, si nous devons quand même leur être soumis ?

354 bis. Nous dirons d'abord que l'indigent privilégié (254 à 264) n'est pas toujours celui qui ne possède pas, mais bien celui qui ne possède pas et qui sait agréer, au nom de Dieu, ce qu'il ne peut pas éviter (365), et aussi le riche qui use et n'abuse pas de sa situation (du verset 268, voyez X). Le riche est celui qui abuse de sa situation, et aussi le pauvre qui voudrait être riche pour en abuser, comme il abuse de son indigence (200 à 202, 308 à 315).

355. Cela dit, nous répondrons que s'il y a des croyants dans les hautes régions qui se relâchent ou se corrompent par la plénitude de leurs satisfactions (14, 24, 82, 83), à plus forte raison y aura-t-il, dans les couches inférieures de la société, des instruments involontaires de Dieu (18, 79, 85) qui s'abattront comme une tourmente sur les faibles croyants qui se corrompent (84, 85), pour les faire rentrer de nouveau en eux-mêmes.

356. Judas, en qui se résument tous les instruments involontaires de Dieu, n'est point mort et ne mourra jamais tant que l'iniquité habitera la terre. Il a de nouveau trahi Jésus par l'appât de l'argent. Des soldats et des gens envoyés par les princes des prêtres, par les anciens du peuple et par les Pharisiens hypocrites le saisissent, quoique plusieurs d'entre eux aient été intimidés par les vertus de Jésus, et le conduisent devant Anne. Ses disciples l'abandonnent et plusieurs le renient. D'Anne, il est trainé devant Caïphe, *grand prêtre irresponsable*, qui continue son œuvre satanique en répétant toujours qu'il est expédient qu'un seul meure pour le salut de tous. De Caïphe, il est conduit à Pilate, de Pilate à Hérode, d'Hérode à Pilate, qui, malgré les faux témoins qui abondent à prix *d'argent et de haine*, le trouvant innocent, dit aux juifs (pris dans la mauvaise acception du mot) : Voilà votre roi, que je ne trouve coupable d'aucun crime ! Mais ceux-ci de crier encore plus fort : *tolle ! tolle ! crucifiez-le !* Et les princes des prêtres d'ajouter : Nous n'avons point d'autre roi que César ! Pilate se lave les mains, se dit innocent du sang de ce juste et se retire, après l'avoir abandonné à la vile populace, aux abjectes cohortes et aux exécuteurs des hautes-œuvres, qui le conduisent, *dépouillé*, au supplice, *en attendant de se partager ses vêtements*. Mais ne craignons rien, il ressuscitera encore d'entre les morts le troisième jour !

357. Dans l'état de notre nature déchue, la société marche et marchera encore, malgré elle-même, par le concours simultané des instruments volontaires et des instruments involontaires de Dieu. Il est nécessaire, pour le salut des hommes, qu'il y ait des instruments involontaires ; mais malheur à ceux qui font la volonté de Dieu contre leur gré : il vaudrait mieux pour eux qu'ils fussent morts dès le sein de leur mère ! (85)

358. Si nous admettions (253) que le prêtre fût infaillible comme le chef de l'Eglise, nous en arriverions, de déduction en déduction, à nous croire infaillibles nous-mêmes (comme du reste nous en avons déjà des exemples dans certaines sectes, qui ne sont que des dérivations altérées de la religion chrétienne), et arrivés à ce point, nous serions sans conduite nous-mêmes, comme les libres-penseurs (116), du v. 143, VIII, § 2.)

359. Or, le libre-penseur n'a pas de Dieu, ou s'il s'en imagine un, ce Dieu ne lui a pas tracé les limites du bien ni du mal ; il lui est donc loisible de faire comme il l'entend (467). Les gros poissons se nourrissent des plus petits, les animaux les plus faibles sont la pâture des plus forts, sans qu'il y ait crime pour cela. Et qui donc aurait qualité pour faire un crime au libre-penseur, le plus fort et le plus rusé, de s'approprier le plus faible et plus borné de ses semblables, puisqu'il ne dépend d'aucune autorité supérieure à la sienne ?

360. Le libre-penseur ne nous objectera pas qu'il voit dans sa conscience les lois du Dieu qu'il s'imagine, parce qu'il voit qu'à notre tour, nous pourrions lui objecter qu'il y a tant d'autres libres-penseurs, au même titre que lui, qui ne les y voient pas du tout (374, 469), d'après leur conduite, leurs discours et leurs écrits, et que, par conséquent, nous n'avons pas de raisons d'avoir plus de confiance aux uns qu'aux autres, puisque leur autorité est la même partout. Il n'y a donc d'égards ni d'ordre possible entre eux ici-bas que dans la mesure de l'accord des intérêts des uns avec les intérêts des autres. En dehors de cette communion d'intérêts, qui, dans le domaine terrestre, nous le répétons, ne peut pas exister pour tous à la fois (65), le reste des humains ne sont pour eux que des bêtes fauves qu'il faut détruire.

361. Avec leurs principes, on va droit à la dissolution de tout ordre, et Dieu n'étant pas, ils seraient forcés de l'inventer, possible que cela fût, s'ils voulaient reconstituer le pivot de l'ordre social, ce qui impliquerait une flagrante contradiction dans les principes ; car, dans ce cas, le plus grand des mensonges soutiendrait le pivot de l'ordre social, alors que le mensonge, partout ailleurs, serait condamné par la société et par ses tribunaux comme un élément de désordre et de dissolution, ce qui serait absurde au premier chef.

362. C'est bien la peine de tant divaguer pour contester l'infailibilité du chef de l'Eglise, alors surtout que cela nous vient d'hommes qui ne renferment dans leurs principes que des éléments délétères, d'hommes dont les actes, quels qu'ils soient, n'ont d'autre sanction que le succès par la force ou par la ruse.

363. Avouez donc plutôt que ce ne sont pas là des principes, mais bien le besoin d'arriver, par n'importe quel moyen, à la satisfaction de votre orgueil effréné et de vos grossiers appétits, contrariés par les vrais et nobles principes de la religion, que vous combattez !

364. Vous ne combattez pas la religion, dites-vous. Mais, grands hypocrites, de par quelle autorité vous arrosez-vous le droit de mieux l'interpréter que ceux qui ont mission pour cela ? De par l'autorité de votre liberté de tout faire, sans doute !

SEPTIÈME ENTRETEN.

La Confession.

365. Nous ne venons pas faire ici de la science théologique, nous n'en sommes pas capable. Nous ne venons que parler le langage du fils de Dieu, fait homme pour se mettre à la portée du langage de l'humanité bornée (du verset 143, voyez VII) ; du Dieu fait homme pour se faire comprendre du chrétien dans ses enseignements et l'exemple de ce qu'il doit pratiquer ; du Dieu fait homme pour sentir comme nous-mêmes, souffrir comme nous-mêmes

et se mettre ainsi mieux à la portée des sentiments les plus nobles de nos cœurs et des impressions les plus louables de notre nature ; du Dieu fait homme pour sentir dans la détresse le découragement, comme nous-mêmes, accompagné de l'exemple de nous soumettre quand même à la volonté de notre Père céleste, qui est dans les Cieux, exemple divin ; du Dieu né pauvre, travailleur et sans instruction, pour se mettre à la portée de tous, du pauvre comme du riche, du petit comme du grand, de l'ignorant comme du savant ; du Dieu de tout le monde, de tout ce qui est créé ; du seul vrai Dieu, grand, tout-puissant, parfait, immuable, contenu dans la partie comme dans le tout, dans le tout comme dans la partie, qui déborde en même temps la partie et le tout, et qui n'est nulle part où l'iniquité se pratique ; du Dieu immense, infini dans toutes les perfections ;

366. Du Dieu qui a dit au chrétien : Tu me trouveras partout, dans ta chambre, au foyer domestique, au travail, dans tes distractions utiles, mais particulièrement dans un sanctuaire à moi consacré, éloigné du bruit du monde, où tu te nourriras et où tu t'unifieras plus intimement à moi par le saint sacrement de l'autel ; mais tu ne me trouveras jamais dans les assemblées tumultueuses, ni dans les tavernes, ni dans les guinguettes, ni nulle part où l'iniquité se pratique, à moins que tu n'y sois conduit par une voix intérieure au nom de mon Père, qui est dans les cieux ;

367. Du Dieu fait homme, qui a dit au chrétien : Tu auras pour te conduire un frère comme toi, au même titre que toi, avec cette différence qu'il sera revêtu de l'autorité divine. Ce qu'il liera sur la terre sera lié dans les Cieux, ce qu'il déliera sur la terre sera délié dans les Cieux. Ton obéissance ou ta désobéissance à ce frère sera de ta part une obéissance ou une désobéissance à Dieu ; car souviens-toi qu'il n'y aura que la pureté de ton intention et la droiture de ton esprit qui compteront devant Dieu. Si tu te trompes, alors que ton intention sera droite et pure, tu en auras le même mérite devant Dieu, dans la mesure qui t'est dévolue ; car souviens-toi encore que les actes en soi ne sont d'aucune valeur. Ici-bas, tu ne peux rien gâter qui ne doive être gâté, ni rien détruire qui ne doive être détruit. La vie présente t'est abandonnée comme un chiffon inutile en soi, pour t'exercer, avec ce chiffon destiné aux ordures, à devenir digne de Dieu, comme si tu étais en présence de Dieu lui-même.

368. Nous ne voulons pas du Dieu des libres-penseurs, auquel il ne faut rien moins que l'infini pour être contenu. Nous ne voulons pas de ce Dieu divisible, composé de parties, que les libres-penseurs font si grand, qu'il ne peut-être contenu qu'en partie dans chaque fraction du grand tout ; car nous serions fort embarrassé de savoir dans quelle partie du grand tout se trouve la partie intellectuelle de ce grand être sans fin !

369. Les docteurs ès-libre-pensée se garderont bien de venir nous affirmer, comme le font par ignorance certains libres-penseurs secondaires, que leur Dieu est un pur esprit qui voit avec la même plénitude partout à la fois, qui entend avec la même plénitude partout à la fois et qui exerce les effets salutaires de sa sagesse infinie avec la même plénitude partout à la fois, parce que leur discernement leur fait déjà prévoir qu'ils confessaient le Dieu des chrétiens, qui est tout entier dans chaque partie, comme il est tout entier dans l'espace infini.

370. Nous voulons Dieu révélé par lui-même, et non d'un Dieu que chacun a la faculté de s'imaginer à sa façon, comme le font les libres-penseurs.

371. Il est ! Mais nul cri d'homme ou d'ange, nul effroi,
Nul amour, nulle bouche, humble, tendre ou superbe
Ne peut balbutier distinctement ce verbe !

.
Faire un dogme, et l'y mettre ! ô rêve ! Inventer Dieu !
Il est ! contentez-vous du monde, cet aveu !
Quoi ! des religions, c'est ce que tu veux faire,
Toi, l'homme ! ouvrir les yeux suffit ; je le préfère. (V. H.)

372. Et que fais-tu toi-même, grand poète, sinon une invention humaine ? Est-ce que tu serais sorti de la cuisse de Jupiter pour mériter une confiance refusable au reste des humains, qui sont au même titre que toi ?

373. Il est, puisque je vais le front haut ; puisqu'un maître
Qui n'est pas lui, m'indigne, et n'a pas le droit d'être.

.
374. Mais sais-tu bien que tu nous indignes à ton tour, toi qui n'as pas le droit d'être ! Mais sais-tu bien que tu indignes aussi le libertin, le voleur et l'assassin, toi qui n'as pas le droit d'être, alors qu'ils ont le même droit que toi de penser de leurs dieux ce qui convient le mieux à leurs goûts (100). Mais sais-tu bien que tu indignes aussi Bradlanth, du Parlement anglais, toi qui n'as pas le droit d'être, alors qu'il a le même droit de nier l'existence de Dieu que toi de l'affirmer, ce qui réduit à l'état de rêve creux le fruit de ton imagination et *vice versa*.

375. Nous n'avons rien lu, qu'un extrait de tes écrits dans un journal ; mais en ta qualité de libre-penseur, nous sommes autorisé à croire que tu es de l'école dite libérale, égalitaire et fraternelle. Mais sais-tu bien que tu compromets étrangement ces principes ! Il te sied mal de parler de liberté, d'égalité et de fraternité ; ces mots ne sont que des profanations dans ta bouche !

376. Tu veux un Dieu pour les poètes, tu en accordes un peut-être aux philosophes, mais le pauvre peuple doit s'en passer ! Si, par une aberration de notre esprit, nous avons la prétention de vouloir suivre tes pas, de vouloir nous élever jusqu'à toi, tu serais le premier à en rire... farceur ! Car tu sais parfaitement que de l'infime condition où nous sommes placé, nous ne pouvons pas nous élever jusqu'à comprendre le langage de ton Dieu, pas plus que tu ne comprends, par ta très-grande faute, le langage d'un chrétien !

377. Laisse donc dans la bouche des simples croyants les mots sacrés de liberté, d'égalité et de fraternité. Ils ont tous le même père et le même Dieu, dont le langage est à la portée de tout le monde : de l'enfant comme de l'homme fait, du pauvre comme du riche, de l'ignorant comme du savant. Mais pour toi, c'est trop vulgaire, ça ! A toi, il te faut un Dieu à part, un Dieu qui soit à la hauteur de ton esprit !

378. Entre parenthèses, à quoi bon, dites-vous, ni utile d'adresser des prières à Dieu, qui sait d'avance tout ce qu'il nous faut et qui y pourvoit sans que nous ayons à le lui demander ?

379. Nous comprenons ! Il vous faut, nous le répétons, un Dieu à part, un Dieu qui se

distingue par un langage étranger à la nature humaine, un Dieu incompris du vulgaire, incompris de vous-même ! (du verset 143, voir VIII, § 2 — 380, 381).

380. Je sens grandir le temple et s'écrouler le cloître.
Rien de fermé, le ciel ouvert, l'étoile à nu.
L'idole disparaît. Dieu vient. C'est l'inconnu.

381. Et comment sais-tu qu'il vient, si c'est l'inconnu ?

382. Et tu travailles depuis si longtemps, grand homme, pour ne rien dire ni rien faire ? Le moment vient, et ce qui ne peut plus t'être inconnu, c'est l'approche du moment où tu auras à rendre compte des dons gratuits que Dieu t'a faits (193). A toi d'y songer, alors qu'il en est encore temps (439).

383. Du reste, le Dieu des libres-penseurs n'est pas un Dieu cruel, dites-vous, comme le Dieu des chrétiens, qui punit de flammes éternelles une inconduite temporaire. Un Dieu de cette nature n'est pas la bonté même, la bonté par excellence, infinie ; en un mot, ce n'est pas un Dieu !

384. Homme, contente-toi de cette soif béante ;
Mais ne dirige pas vers Dieu ta faculté
D'inventer de la peur et de l'iniquité
Tes catéchismes fous, tes korans, tes grammaires
Et tout ton outil sinistre à forger des chimères.

385. Il est bon, en effet, votre Dieu, qui ne punit jamais !

386. Et que vous êtes heureux de n'avoir pas à le prendre pour modèle et de pouvoir vous appuyer sur sa bonté sans bornes et sans justice pour commettre vous-mêmes les plus grandes iniquités ! Car vous ne vous faites guère scrupule, à l'envers de votre Dieu inoffensif, de sacrifier les uns, qui ne sont pas de votre goût, si parfaits qu'ils soient par ailleurs, ni de condamner les autres à une mort éternelle ! Car la mort éternelle, pour vous, qui ne croyez à rien ou qui n'avez qu'un Dieu, qui est comme n'étant pas, est pour le moins la fin de la vie présente !

387. Eh bien ! nous ne voulons pas de votre Dieu inerte, qui ne punit le crime ni ne récompense la vertu.

388. Vous ne viendrez pas nous dire que votre Dieu punit temporairement dans la proportion du délit ; car pour vous mettre à court dans vos affirmations, nous n'aurions qu'à vous demander où se trouvent les limites du bien et du mal de votre Dieu et où sont les bornes des punitions qu'il inflige et des récompenses qu'il distribue.

389. En second lieu, les lois d'un pareil Dieu mettraient la bride sur le cou de tout homme emporté par la fièvre de ses passions, qui encourrait toujours une peine temporelle quelconque, pourvu qu'elle ne fût pas simultanée avec la jouissance de l'objet qu'il poursuit, ce qui maintiendrait la société, dans l'éternité comme ici, dans un état permanent de désordre. Pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à observer ceux qui continuent à abuser de la vie présente, malgré les lumières qu'ils peuvent tirer des conséquences funestes de leur passé, et aussi ces criminels que la justice humaine punit sans jamais les corriger ! (22)

390. Or, il ressort du plus simple bon sens qu'il est nécessaire que de pareils êtres soient à jamais retranchés de là où un ordre parfait doit exister, sous peine, dans les conditions de liberté où nous avons été créés, d'y voir introduire le désordre tout comme ici. Et il n'y a pas de catéchismes fous au monde, ni korans, ni grammaires, ni aucun outil sinistre à forger des chimères à la portée des connaissances humaines qui puissent donner une idée exacte des tourments qu'endure à tout jamais l'homme libre parvenu à la connaissance d'être privé pour toujours des perfections du Dieu parfait (237 à 244, 269 à 278).

391. Pour mieux vous assurer dans vos retranchements criminels, vous voudriez nous faire oublier notre Dieu et lui en substituer un à votre image et à votre ressemblance ; un Dieu inconnu, qui parle contre nature et contre la raison ; le Dieu du laisser tout faire, dont la bonté infinie doit être de ne jamais punir, parce que vous seriez les premiers atteints ; mais qui, en revanche, doit vous laisser, à vous, le soin de déployer votre courroux contre ceux qui ne flattent ni votre orgueil ni vos perversités. Si, par vos passions, vous n'êtes frappés d'un aveuglement qui effraie, vous n'êtes que des énergomènes, car vous ne respectez rien : ni Dieu, ni l'homme, pas même dans sa tombe ! (a)

392. Eh bien ! nous le répétons, nous ne voulons ni de vous ni de votre Dieu sans force et sans vertu. Nous voulons un Dieu raisonnable, qui veut l'effet en rapport avec la cause qui le produit ; un Dieu équitable, qui veut que chacun reçoive selon ses œuvres ; un Dieu qui nous veut à son image et à sa ressemblance, puisqu'il nous donne de nous créer nous-mêmes ou le Ciel ou l'Enfer et de ne devoir qu'à nous ce que nous serons dans l'éternité, mais en même temps un Dieu d'une bonté infinie, qui ne laisse aucun moyen à déployer pour nous faire connaître le sort qui nous intéresse.

393. Pauvres hommes d'esprit, que vous êtes à plaindre ! Sur quels fondements faites-vous reposer vos principes de liberté, d'égalité et de fraternité ? Serait-ce sur l'indignation que soulève en vous l'homme, qui n'a pas le droit d'être..... votre frère (373), vous qui n'avez ni le même père, ni le même Dieu ? ou serait-ce sur le droit qu'a l'homme, en vertu de vos principes (167) d'être votre maître, s'il a assez de force pour vous soumettre ou assez de ruse pour vous mener..... ? Farceurs !

394. Mais, grands hypocrites, nous ne savons appeler les personnes ni les choses que par leur nom. Du reste, nous n'avons que l'orgueil en partage, et si ce que nous appelons une inconvenance de langage nous fait tourner le dos, nous ne sommes, au fond, quand même que de la boue qu'un courant infect fait tourner sur elle-même, tout en nous laissant à l'extérieur l'apparence du dégoût que nous inspire cette même boue ; grands hypocrites, disons-nous, il faut que vous nous supposiez bien niais pour oser nous présenter, à nous, pauvres gens du peuple, vos utopies comme des principes ! Mais, par contre, il faut qu'à votre tour, vous soyez bien niais vous-mêmes pour nous supposer aussi peu de discernement, si toutefois vous n'êtes que des hypocrites, comme nous vous faisons l'honneur de le supposer, car c'est là ce que nous avons de plus flatteur à vous accorder ! Si, par impossible, vous n'étiez que les jouets de l'erreur, si vous étiez sincères dans vos paroles et de bonne foi dans vos actes, vous seriez

(a) Exemple : Obsèques de M. Littré, juin 1881.

beaucoup plus niais encore de ne pas voir, avec le secours de l'instruction que vous avez et du talent qui vous distingue par ailleurs, où vous conduisent les aberrations de vos principes (97 à 118) et de ne pas voir, du même coup, que ces mêmes principes vous font descendre si bas, qu'il n'est pas possible à un croyant quelconque, si abject qu'il soit, de descendre jusqu'au niveau de votre dégradation (28, 29). A un croyant, si vil qu'il soit, tant qu'il lui reste un brin de foi, il lui reste encore un souffle de vie ; mais vous, sans la foi, vous n'êtes que des cadavres en pleine putréfaction.

395. Nous sommes de basse extraction, et vous nous prenez en pitié ; nos expressions vous paraissent par trop inconvenantes, et vous nous tournez le dos (189). Mais si la partie la plus saine de la société (82, 83) vaut si peu, que valez-vous donc vous-mêmes (79, 85), vous qui égarez, en les animant de votre souffle empesté, les soi-disant libres-penseurs (119) ? Mais, sépulcres blanchis, faites-nous donc voir un seul de vos aboutissants où la putréfaction ne se rencontre ? Ni dans vos travaux, ni dans votre fortune, ni dans vos honneurs, ni dans votre gloire, ni dans vos pouvoirs, ni dans votre talent, ni dans votre ordre social, ni dans votre ordre moral, ni dans vos plaisirs, ni dans vos félicités, ni dans votre fin dernière, ni nulle part où la trace de vos doigts reste, on n'y voit que la décomposition (22, 23, 97 à 118, 194 à 287, 300, 301, 308 à 323, 334 à 338) ; du verset 52, voyez VI.

396. Mais, pourriture désorganisée, assimilable à la pourriture des plus abjects animaux, qui découvrez la marche des astres et tant d'autres merveilles pour la simple curiosité de quelques heures, qui n'êtes d'aucune utilité sur la terre (100, 101), lorsque vous n'y êtes pas nuisibles (102), ce n'est donc pas tant la peine d'avoir à ménager nos expressions, alors surtout que, dans notre modeste position, nous n'en avons guère à choisir et que nous devons nous estimer heureux si nous parvenons à nous faire comprendre !

397. Après avoir fait ressortir l'hypocrisie et les aberrations des faux principes des libres-penseurs, tirons-en les conséquences par rapport à la confession.

398. Nous n'avons fait jusqu'ici qu'attaquer les affirmations ou les négations des Bradlaugh et des inventeurs de nouveaux Dieux, qui, certainement, sont rares sur la terre, ou plutôt il n'en existe pas (286), c'est là du moins notre conviction ; mais nous n'avons pas à scruter ce qui se passe dans le secret de leur pensée, nous n'avons qu'à répondre à leurs affirmations ou à leurs négations.

399. Si donc, entraînés par l'orgueil, par l'ambition et par leurs faiblesses, ils ne sont, comme nous le croyons, que des libres-penseurs d'occasion, qu'ils daignent agréer que nous leur fassions l'honneur de les croire de mauvaise foi, de croire qu'ils mentent à leur conscience pour se procurer, par une sorte d'aberration incompréhensible, l'apparence d'être conséquents avec eux-mêmes en poursuivant la satisfaction des plaisirs, des cruautés et des ignominies qui les corrompent. Ce sont-là du moins les sentiments qui entretiennent en nous la pensée de continuer à prier pour eux, avec l'espoir de quelque succès en leur faveur (140 à 143).

400. Vous ne voulez pas de la religion chrétienne, et pourquoi ?

401. Parce qu'elle est un acte permanent d'accusation dressé contre vos indécitesses,

vos infidélités, vos mensonges, vos abus, vos cruautés, vos plaisirs, vos excès, vos débauches, vos saturnales et vos ignominies !

402. Vous avez peur des moines et des religieux quelconques, vous les chassez, et pourquoi ?

403. Parce que leur conduite relève la dignité de l'indigent et du travailleur, par l'exemple d'une vie d'abnégation, de labeurs et de privations, librement voulus au nom de Dieu ; tandis que votre conduite ne sert qu'à ravalier la dignité du travailleur en insultant à l'indigence par l'abus de votre opulence, dont l'orgueil, les intrigues et les discours hypocrites inspirent le dégoût du travail, avec le désir insatiable d'un salaire toujours plus élevé, pour mieux sacrifier sur l'autel de la débauche, au mépris des intérêts de ceux qui font travailler, de l'ouvrier qui travaille et de la société qui doit nous protéger.

404. Vous ne voulez pas des Jésuites ni de l'enseignement religieux, d'où qu'il vienne ; vous les chassez de leurs temples, et pourquoi ?

405. Parce que toutes choses égales, d'ailleurs, vous êtes forcément condamnés à rester en arrière, en présence de leur vie de travail, qui ne finit qu'avec leur existence ici-bas ; tandis qu'arrivés à la plénitude de votre ambition, vous ne remplissez plus vos devoirs que par manière d'acquiescement et pour la simple nécessité de conserver vos positions respectives ici-bas, voulant le reste du temps pour vos familles, pour vos plaisirs, pour vos soirées, pour vos rapports sociaux et pour ce que vous appelez les convenances sociales. Aussi, vos universités comme vous-mêmes, certains rois de la terre qui vous ressemblent et certains autres dont les mains ont été forcées par les vôtres, leur avez-vous toujours fait la guerre, et non sans cause ;

406. Parce que vous avez peur qu'on ne mette en parallèle leur vie avec la vôtre, prévoyant que la comparaison tournerait en leur faveur ;

407. Parce que vous avez peur de leurs lumières, qui condamnent vos doctrines, alors que vous ne pouvez établir le siège de votre domination ni asseoir l'immortalité de votre ignoble divinité que sur l'ignorance des uns, sur l'abrutissement des autres, sur la ruine de l'ordre partout et sur l'érection de la matière et de la débauche en divinités.

408. Il n'y a point, dit-on, de grand homme pour son valet de chambre ; et vous voudriez rendre vos valets aveugles, pour qu'ils ne voient pas votre inconduite ! Vous n'y parviendrez pas !

409. Si ceux que vous chassez ne valaient pas mieux que vous ne l'objectez, n'étant point passibles des tribunaux humains, vous ne les chasseriez pas, parce que vous vous diriez : Ils vont s'éteindre d'eux-mêmes ; mais vous les chassez parce que vous prévoyez que vous seriez les premiers éteints !

410. Vous avez cependant pour vous de vous maintenir en flattant nos mauvaises passions et de vous accréditer dans l'esprit des peuples par l'écho que vous trouvez dans nos mauvais instincts, toujours avides de ce qui nous corrompt ; tandis que les chrétiens n'ont pour eux que la sévérité de leurs doctrines, qui contrarient ce qu'il y a de mauvais en nous et ne trouvent point d'écho dans l'esprit des masses perverses et ignorantes ; mais ils ont pour eux la persévérance dans la vertu, qui leur a valu quatre cents ans de martyre avant de rendre une

première fois les peuples à la lumière, et c'est cette constance au nom de Dieu qui vous fait peur, et non sans cause !

411. Vous ne voulez pas du secret de la confession, et pourquoi ?

412. Ho ! ho ! c'est que vous ne pouvez pas vous en dispenser et en confesser tout à la fois la sainteté sans vous exposer à faire une sorte de confession tacite de votre inconduite aux yeux du public, qui penserait : Si vous n'y allez pas, c'est que vous avez des raisons inavouables pour cela, et alors, pour donner le change à ceux qui vous observent, il vous faut essayer de saper, comme absurdes, les lois qui vous accusent.

413. Vous ne voulez pas de la confession, et pourquoi ?

414. Parce que vous n'avez pas la force de vous affranchir du mauvais milieu dans lequel vous vivez !

415. Vous ne voulez pas de la confession, et pourquoi ?

416. Parce que la confession vous enlève des victimes, des dupes et des complices, et que cet obstacle soulève en vous l'indignation suggérée par le besoin de satisfaire vos ignominies !

417. Vous ne voulez pas de la confession, et pourquoi ?

418. Parce que vous redoutez que vos victimes, vos dupes et vos complices, s'ils viennent à résipiscence, ne vous dévoilent à vous-mêmes par une confession mal comprise, qui peut faire qu'au lieu de se borner, comme c'est leur devoir, à confesser leurs propres fautes, ils n'en viennent à dévoiler les vôtres, avec l'espoir secret d'atténuer les leurs, qu'ils voudraient confesser et qu'ils ont honte d'avouer !

419. Vous ne voulez pas de la confession, et pourquoi ?

420. Parce que, ne méritant pas de confiance vous-mêmes, vous êtes incapables de donner la vôtre à ceux qui la méritent, et, en fussiez-vous capables, qu'il est de votre école qu'à force de mentir, il en reste toujours quelque chose, au détriment de la vérité, qui vous fait ombrage !

421. Vous ne voulez pas de la confession, et pourquoi ?

422. Parce que vous n'avez pas la force de vous séparer de vos ignominies, qui vous retiennent captifs !

423. Vous ne voulez pas de la confession, et pourquoi ?

424. Parce que vous y seriez renvoyés au début de votre fortune, sans être autorisés, pour la reconquérir, à vous servir des mêmes moyens dont vous vous êtes servis une première fois, et que ce morceau est trop dur à digérer par vous et souvent par les vôtres !

425. Vous ne voulez pas du secret de la confession, et pourquoi ?

426. Parce que votre char est trop embourbé, et que vous n'avez pas le courage de vaincre la honte qui vous empêche d'en laisser voir les saletés.

427. Qui n'en ressent, à son retour, lorsqu'on y va avec les dispositions voulues, cette plénitude de tranquillité d'esprit, cette satisfaction de soi-même, cette jubilation céleste, cette indifférence du bruit du monde qui sanctifient ! On était noyé, on pleure, on crie : au secours ! Et Jésus tend la main, on est sauvé ! Et le souvenir du danger, faisant place à ce bien-être qui n'a d'autre aliment que la pureté d'intention et le bien-faire, au nom de Dieu, est déjà loin ! bien loin ! !

428. Et vous voulez priver le chrétien du bienfait de la confession, alors qu'en y allant, il n'engage pas votre conduite ni ne vous force à le suivre, et pourquoi ?

429. Vous seriez bien embarrassés de nous le dire, si ce n'était, encore un coup, pour donner le change de votre inconduite à ceux qui vous observent !

430. O, orgueil humain que tu es vivace ! Tu es plus vivace que l'ignorance qui t'héberge et te caresse !

431. Pour se soustraire à un devoir qui les gêne et que, tacitement, ils reconnaissent nécessaire, il est des libres-penseurs d'occasion qui, disent-ils, se confessent directement à Dieu, à défaut de confiance dans les prêtres, qui ne sont que des hommes comme eux et qui, par conséquent, n'ont pas plus d'autorité qu'eux-mêmes.

432. Mais grands libéraux, qui n'êtes que des esclaves, que faites-vous de votre liberté, vous qui la proclamez si haut et qui, en effet, est l'essence de la nature humaine ? Vous êtes-vous jamais rendu bien compte de ce que c'est que la liberté ? Lorsqu'on ne sait pas trouver l'essence de la liberté dans son cœur, indépendamment du concours et de la volonté d'autrui, on ne la trouve jamais dans la matière divisible, abandonnée à la dispute des hommes !

433. Il n'y a pas de liberté dans votre confession ; il n'y a, au contraire, que de l'hypocrisie pour vous en dispenser, à défaut de courage pour faire un aveu que votre cœur vous impose pour vous décharger d'un poids qui vous accable !

434. Quoi que vous fassiez ou quoi que vous ne fassiez pas, vous ne pouvez pas empêcher Dieu de connaître jusqu'à vos plus secrètes pensées. Vous avez commis l'iniquité dans le secret autant que possible, vous l'eussiez commise en vous cachant de Dieu, si vous l'eussiez pu, à l'exemple de nos premiers parents, qui voulurent l'éprouver, et si vous aviez besoin de l'audition de Dieu pour lui faire connaître vos secrets honteux, il n'en saurait certainement pas plus que les prêtres, auxquels, pour le besoin de votre cause, vous refusez la qualité de représenter Dieu sur la terre ; vous n'êtes donc pas plus absous après qu'avant votre confession !

435. Le mal de conscience ne se guérit que par les contraires. Vous avez commis l'iniquité dans le secret, librement et volontairement ; pour être absous, il faut que vous la rendiez publique, librement, volontairement, sincèrement, humblement et avec les dispositions de la réparer dans la mesure de votre possible, ce qui implique le nécessaire regret de l'avoir commise.

436. Que vous importe que les hommes se fassent une bonne ou mauvaise opinion de vous, vous accusent ou vous condamnent, pourvu que Dieu vous absolve ! La vie n'est pas longue, et vous n'aurez pas longtemps à souffrir, en attendant de voir vos juges iniques condamnés à leur tour.

437. Toutes les fois que vous trompez un homme sur la terre, vous trompez Dieu dans votre cœur ; car en vérité vous tromperiez Dieu lui-même, si vous le pouviez, comme vous pouvez tromper les hommes. Ce ne sont donc pas les qualités de sa justice divine que vous respectez, mais bien la force irrésistible de sa puissance infinie que vous redoutez ! Et lorsque vous dites que vous vous confessez à Dieu, vous cherchez à tromper Dieu, comme vous trompez les hommes par vos hommages hypocrites !

438. Pour ne plus tromper Dieu ni les hommes, il vous faut mettre bas les armes ! Et

quelles sont vos armes, sinon vos machinations infernales contre vous-mêmes, contre les hommes et contre la société ! Et comment pouvez-vous mettre pratiquement bas les armes de vos iniquités, sinon en les dévoilant à ceux contre qui vous vous en servez !

439. Tant que vous garderez les armes de vos iniquités dans le secret, vous serez tentés de vous en servir, et vous vous en servirez à l'occasion ; mais dès que vous les aurez fait connaître à l'humanité contre qui vous vous en servez, vous n'en pourrez plus faire le même usage, et la tentation vous deviendra moins intense. Ajoutez à cela le repentir sincère de vos fautes (sans lequel vous ne les dévoileriez pas), le regret de les avoir commises, la volonté de les réparer dans la mesure du possible et la ferme résolution de ne vouloir plus les commettre, et dites-nous si un homme nouveau ne s'est pas transformé en vous ?

440. Il vous arrivera sans doute encore des surprises inattendues ; mais semblables à un grand capitaine qui, loin de se laisser décourager, s'instruit de ses défaites passagères pour revenir à la charge avec plus de succès, revenez vous-mêmes toujours à la charge ! Si Dieu a permis au démon de vous assaillir de différentes manières pour vous éprouver (a), il lui a défendu de porter atteinte à votre vie pour vous donner le temps de tourner la position et d'arriver à la conquête finale !

441. Et si, par une faveur toute spéciale de Dieu, qui vient à notre aide pour ménager notre honte, nous sommes autorisés à ne nous dévoiler qu'à un homme commis pour nous écouter, n'est-il pas lâche et criminel au suprême degré d'objecter hypocritement, pour nous en dispenser, que cet homme n'a pas plus d'autorité que nous ! Disons plutôt que nous ne voulons point guérir de notre mal ou qu'une honte trop grande nous empêche de le faire, et alors seulement nous serons dans le vrai !

442. Et si on nous objecte qu'une confession faite à un homme seulement n'est plus une confession publique, qui désarme en avertissant du mal que l'on peut faire par l'aveu du mal que l'on a fait, nous répondrons qu'il n'importe à personne qu'à nous-mêmes de savoir ce qui se passe à l'ombre du sanctuaire de notre pensée, et que l'aveu sincère de nos fautes, avec le regret du passé et les dispositions de nous corriger à l'avenir, fait à un homme que Dieu a commis pour nous écouter, *que nous pouvons impunément tromper sur la terre*, nous suffit pour nous rendre à nous-mêmes le juste et nécessaire témoignage de ne vouloir plus tromper Dieu ni les hommes, et pour nous donner à nous-mêmes la juste mesure de ce que nous valons ou de ce que nous ne valons pas ! (du verset 440, voyez XII) mais ce n'est qu'à ces conditions, pour le moins, que nous pouvons nous confesser librement et volontairement.

443. Qui peut le plus peut le moins, dit-on. Ici, c'est l'inverse : qui peut le moins peut le plus ; qui peut se confesser à un homme, peut se confesser à Dieu ; mais qui ne peut pas se confesser à un homme, n'est qu'un esclave à jeter, pieds et poings liés, dans les ténèbres de l'enfer, dernier refuge de l'esclavage !

(a) XII. Il en est qui disent que Dieu nous éprouve. Le mot n'est pas juste : Dieu sait d'avance qui nous sommes ; mais il nous donne de nous éprouver nous-mêmes pour nous inspirer la conscience de notre grandeur ou de notre indignité, que nous ne devons qu'à nous-mêmes. Quel est l'homme sans expérience qui n'ait la témérité de se croire capable de tout, alors que mieux éclairé par l'expérience, il ne voit en lui, sans le secours de Dieu, que faiblesses et lâchetés (82, 83), et alors seulement Dieu seul est son appui.

444. Etes-vous libres de vous pendre, si vous êtes en bonne santé et sains d'esprit ? Etes-vous libres de ne pas prendre des aliments pour vous nourrir, si vous êtes en bonne santé et sains d'esprit ? Etes-vous libres de ne pas aimer vos enfants, si vous êtes en bonne santé et sains d'esprit, amour qui est la conservation de la famille et de la société ?

445. Non, vous ne l'êtes pas ! Eh bien ! vous ne l'êtes pas davantage lorsque vous dites que vous vous confessez à Dieu. Et lorsque vous parlez de liberté à propos de la matière que vous adorez, vous ne savez ce que vous dites, si vous n'êtes des hypocrites !

446. Vous n'avez de liberté que dans les choses qui vous rapprochent ou vous éloignent de Dieu, parce que Dieu ne veut dans son sein que des hommes libres, qui vont volontairement à lui. Et au lieu d'être un homme libre, vous n'êtes qu'un menteur, lorsque vous dites que, ne vous confessant pas aux hommes, vous vous confessez à Dieu !

447. Vous ne voulez ni de la confession, ni des couvents, ni des Jésuites, ni de l'enseignement religieux, d'où qu'il vienne, ni d'aucune autorité légitime quelconque et pourquoi ?

448. Parce que vous êtes l'inverse de tout ordre et de tout ce qui est bien, le mal personnifié, les instruments de l'enfer, l'antéchrist, en un mot, et qu'étant le nombre et qu'ayant la force brutale en mains, vous voulez vous en servir, comme le font les bêtes farouches, pour vous repaître de vos dupes et de vos victimes ! Car il répugne souverainement au bon sens et à la saine raison que la partie la plus vile, la plus abjecte de l'humanité (79, 85, 97 à 118, 395) ait qualité pour juger et condamner la partie la plus saine de la société (32 à 52, 78, 82 à 84).

449. Dieu, dans sa bonté infinie, ne vous punit point, il vous attend ! C'est vous qui vous punissez vous-mêmes par les conséquences funestes de vos écarts. Lorsque l'enfant prodige de l'Évangile eut assez vécu avec les cochons, il eut le bon esprit de revenir à la maison de son père, et son père le reçut. Sachez donc vous éclairer vous-mêmes par les conséquences funestes de votre vie avec les cochons ; revenez à Dieu et Dieu vous recevra !

450. Quelle honte de voir tant d'hommes riches, grands et savants aux yeux du monde, poser avec tant de cynisme dans leur fierté, tant d'arrogance dans leur orgueil, tant d'assurance dans leurs principes, quoique contraires les uns aux autres, et tant d'importance dans leur rôle de comédiens qu'ils jouent ici-bas, alors qu'ils n'ont d'autre fin que de devenir l'aliment de la pourriture et la pâture des vers !

451. Non, ils sont immortels ! Mais ce ne sont que des démons, semblables à des tigres et à des lions sauvages qui, prisonniers dans leurs cages, rugissent, hurlent, grincent et font craquer les dents en présence de leur maître (le Christ), retenus qu'ils sont de se ruer sur lui par une barre de fer, qui les en sépare, rouge de feu !

452. Voilà les libres-penseurs !

HUITIÈME ENTRETEN.

453. Il est dans le peuple des hommes qui croient de bonne foi qu'en dehors des lois révélées par Dieu, il y a dans l'homme et dans la société une loi morale et naturelle à respecter.

454. Nous ne le contestons pas. Nous ajoutons même que c'est là le côté ou la partie la plus

saine de notre cœur, desservie par la partie la plus saine de notre intelligence, qui se développe toujours plus au contact des lois révélées par Dieu. Mais si à des hommes qui ne croient à rien, nous leur demandons : Où est la sanction de cette loi morale ? Ils seront impuissants à nous le dire. Nous avons même déjà prouvé (104 à 109) que cette loi morale et naturelle, vertu pour les chrétiens, n'est que vice pour les libres-penseurs.

455. En France, on suce avec le lait les vertus du Christianisme, quoi qu'en disent les libres-penseurs, et c'est sous le couvert de ces vertus que les libres-penseurs, qui ont l'outrecuidance de vouloir se les approprier comme étant de leur fonds, cherchent à glisser leurs utopies, ce qui fait croire à certaines gens de bonne foi, dont l'esprit n'a pas une bien longue portée, qu'il existe en dehors de Dieu une loi morale et naturelle qui s'impose généralement à tous.

456. Mais si, sans sortir de France, nous observons les libertins en nombre à côté d'un homme qui se respecte, nous verrons ce dernier mis à l'index par les premiers. Si nous regardons plus loin, nous en verrons d'autres qui ont honte de pratiquer la vertu, parce qu'ils sont en minorité à côté de ceux qui ne la pratiquent pas, d'où, probablement, ce vieil adage : Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es !

457. Si, de France, nous passons en Turquie, au Japon, en Chine, etc., et dans certains pays encore inexplorés, nous y verrons que tout ce qui est admis en France comme vertus et lois morales, n'est pas considéré comme tel dans ces pays lointains. L'homme n'est donc, généralement, que ce que le fait le milieu dans lequel il vit : bon, si le milieu est bon ; passable, si le milieu est passable ; mauvais, si le milieu est mauvais. Ce n'est donc pas une loi morale et naturelle qui le régit.

458. Nous le répétons, ce qu'il y a de bon dans notre nature se développe au contact et au respect des lois révélées par Dieu, s'altère au contact des tièdes et des indifférents, et se corrompt définitivement au contact des libres-penseurs, et tout le mal et le bien deviennent vice ou vertu, selon le but qu'on se propose.

459. Des voleurs et des assassins qui, à Paris ou ailleurs, se réunissent en bandes pour exploiter le vol et l'assassinat sur une vaste échelle, établissent entre eux des règlements qu'il ne faut point enfreindre, même, au besoin, sous peine de mort. Ces règlements forment leur constitution, leurs lois, leurs codes, et la morale de ces brigands consiste à respecter leurs règlements sans en encourir les mesures de rigueur. Sur quels fondements repose cette morale ? Sur la reconnaissance du besoin que chacun a de tous et du besoin que tous ont de chacun, c'est-à-dire sur l'accord des intérêts de chacun avec les intérêts de tous et *vice versa*.

460. Mais si, parmi eux, il s'en trouve un assez fort ou assez rusé pour exploiter toute la bande, de même que celle-ci exploite ceux qui n'en font pas partie, ses intérêts, dès lors, se déplaçant, rien ne s'oppose à ce qu'il l'exploite sans en être plus criminel pour cela.

461. Mais supposons que cette bande de voleurs devienne assez forte pour s'emparer des rênes du gouvernement de toute la France. Ho ! alors ce ne sera plus une bande de voleurs, ce deviendra un gouvernement régulier, ayant ses lois morales comme auxiliaires de sa force et de sa ruse pour mieux en imposer à ses assujettis, ce qui ne l'empêchera pas, si quelqu'un lui fait ombrage, si digne qu'il soit, de le faire disparaître, au prix de sa ruine, même, au besoin, au prix de sa vie.

462. Sur quels fondements reposera la morale d'une pareille société ? Sur l'accord des intérêts des satisfaits entre eux et sur la faiblesse, l'ignorance et la duperie des autres, le tout sanctionné par leur force et leurs ruses, soutenues par l'hypocrisie de tous ceux qui ont intérêt à conserver l'ordre établi par ces mêmes voleurs et ces mêmes assassins (459).

463. Il s'en trouvera cependant parmi eux qui protesteront contre la peine de mort ; mais ce ne sera pas un sentiment d'humanité qui les inspirera, ce ne sera qu'un abri qu'ils voudront se créer pour devenir insaisissables, le jour où ils pourraient être surpris comme coupables d'assassinat eux-mêmes ; car, quoi qu'en ait dit E. G. (334 à 338) : *il n'y aura pas de place pour tous au banquet de la vie, moins encore au haut bout de la table, destiné aux couverts réservés*, et ceux de la même famille, qui ne seront point du nombre des satisfaits, voudront essayer de détruire les plus forts et les plus rusés pour devenir satisfaits à leur tour.

464. Du reste (la foi mise de côté), sans nous occuper de ce qui se passe ailleurs, que voyons-nous en France, et, pour ne pas reculer trop loin, depuis moins d'un siècle ?

465. La Révolution chasse Louis XVI, Napoléon I^{er} chasse la Révolution, Louis XVIII remplace Napoléon I^{er}, Louis-Philippe chasse Charles X, la Révolution chasse Louis-Philippe, Napoléon III chasse la Révolution, les désastres de 1870 chassent Napoléon III, et le gouvernement qui lui succède s'y implante, au mépris de la Commune trop faible, sans demander à la France si cela lui convenait, comme l'eût fait la commune, si elle eût été la plus forte.

466. Nous le demandons, qu'y a-t-il dans tous ces changements, sinon la force et la ruse ? Rien ! Donc, en dehors de l'Eglise, c'est-à-dire de Dieu, il n'y a ni lois morales, ni autorité nulle part qui s'imposent légitimement à personne ! Toujours la force, toujours la ruse, couvertes du manteau de la politique, voilà toutes les lois des libres-penseurs.

467. Nous ne faisons pas ici de la politique ; car, à notre avis, tous les principes politiques sont bons, pourvu que Dieu en soit le mobile. Ce ne sont donc pas les principes qui font défaut à l'homme, ce sont les hommes qui font défaut aux principes. Pour ce qui nous regarde, notre politique se borne à ceci : Le travail au nom de Dieu sur la terre, et Dieu sur la terre et dans l'éternité. Nous ne faisons donc que constater des faits, et nous constatons aussi que tous les gouvernants qui se sont succédé, avec ou sans religion, ont enseigné ou fait enseigner, chacun à sa façon, la morale dans leurs écoles, et nous voudrions savoir pourquoi les valets seraient assujettis à des lois morales, alors que les maîtres s'en affranchissent !

468. Il y a certainement des incrédules (ou libres-penseurs) doués de meilleures qualités les uns que les autres, parce que le vice et la vertu sont à tous les degrés ; mais la conduite des uns ne s'impose pas aux autres ; leur conduite ne fait pas règle : chacun prend son plaisir où il le trouve (95).

469. Du reste, nous n'avons malheureusement que trop d'exemples sous les yeux, d'hommes qui se sont distingués par leurs vertus civiques et autres, alors qu'ils se sont rendus passibles des tribunaux humains par une conduite scandaleuse par ailleurs, sans compter ceux qui sont assez adroits ou assez heureux pour échapper à la vigilance de la justice humaine.

470. Le morale, donc, dans la bouche des incrédules, n'est qu'un auxiliaire de la force et de la ruse pour mieux exploiter les faibles, les dupes et les ignorants qui les écoutent.

471. Lorsqu'un homme ou une société s'affranchit des lois révélées par Dieu, il arrive au dernier degré d'avitissement où il puisse descendre. Un homme ou une société qui se maintient sur une pareille voie peut être certain d'une ruine relativement prochaine.

472. Seulement, ce qui s'opère en moins de cent ans chez l'homme met des siècles à s'opérer dans une société. Le progrès, dans une société, ne se fait que par étapes et est lent par rapport aux progrès de l'homme. Également, la décadence d'une société, quoique plus rapide que son progrès, est lente par rapport à la décrépitude de l'homme.

473. L'avenue du Christ sur la terre est la dernière étape de la civilisation. C'est sous son souffle que le progrès, la foi, l'espérance et la charité, d'où découlent la liberté, l'égalité et la fraternité, se sont développées. C'est dans les doctrines du Christ, fondées sur le respect dû à l'autorité légitime, qui en fait l'unité, qu'est la vie de tout homme et de toute société sur la terre et dans les Cieux.

474. Les doctrines des libres-penseurs en sont les antipodes, l'antéchrist, la mort ! C'est sous le souffle des libres-penseurs que les hommes et les sociétés se sont toujours corrompus depuis le commencement du monde (9 à 29, 97). Le jour où, sans remise, il n'y aura plus assez d'hommes vertueux sur la terre pour couvrir les doctrines des libres-penseurs, pourra être pris comme le signe précurseur de la fin dernière, relativement prochaine, de tout homme et de toute société sur la terre !

475. Il n'y a donc pas à hésiter : il faut nécessairement choisir entre la vie avec les doctrines du Christ, ou la mort avec les doctrines des libres-penseurs !

476. Peuples et rois, grands et petits, riches et pauvres, qui vous dites chrétiens (25), *mais particulièrement les riches, les grands, les savants, les princes, les rois et aussi beaucoup de prêtres!* C'est vous qui êtes la cause du désordre social, en forçant Dieu de déchaîner ce qu'il y a de plus abject sur la terre pour vous fustiger (15 à 18, 82 à 85, 354 à 357) !

477. Redoutez les terribles colères du Dieu vengeur, qui déjà pèsent sur vos têtes comme un couvercle de plomb (18, 85, 35, 357) !

DERNIÈRES OBJECTIONS.

478. Mais puisque les meilleurs — les chrétiens — (27), valent si peu de chose (82, 83) pourquoi les soutenez-vous (402 à 410) ?

479. Parce que, *si peu qu'ils valent*, ils valent encore quelque chose, grâce au privilège qu'ils ont d'avoir de leur côté les seuls vrais principes qui puissent nous conduire à la vie (32 à 52).

480. Tandis que les libres-penseurs ne sont, *au plus favorable*, d'aucune utilité sur la terre (104), que contrairement à l'objet qu'ils poursuivent (85).

481. Et que, *dans aucun cas*, ils ne peuvent se distinguer que par les éléments de destruction renfermés dans leurs principes (102 à 111).

482. Les meilleurs (479), nous l'avouons, ne valent pas grand'chose ! Mais les incroyables les plus inoffensifs (480) ne valent rien du tout, et les plus conséquents d'entre eux, c'est-à-dire les plus dangereux des libres-penseurs (481), n'ont qu'une valeur indéfiniment négative !

483. D'où : entre deux maux, nous sommes pour le moindre ! (478, 479)

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE : Fondement.

		Versets
DÉDICACE	Aux ouvriers.....	1 à 8
AVANT-PROPOS.....	» à 8 <i>bis.</i>
INTRODUCTION.....	9 à 29
PREMIER ENTRETIEN..	Vie du chrétien, seule utile à l'homme.....	30 à 53
DEUXIÈME ENTRETIEN.	Les libres-penseurs ou la ruine de tout ordre... { Préambule.....	54 à 143 144 à 150
TROISIÈME ENTRETIEN.	{ Lettre A, du 1 ^{er} juillet 1878.....	151 à 158
	{ Lettre B, en réponse à la lettre A.....	159 à 193

DEUXIÈME PARTIE : Objections.

QUATRIÈME ENTRETIEN.	Libres-penseurs honnêtes.....	194 à 287
CINQUIÈME ENTRETIEN.	Faillibilité du Chef de l'Eglise, par hypothèse..	288 à 338
SIXIÈME ENTRETIEN...	Infailibilité du Chef de l'Eglise.....	239 à 364
SEPTIÈME ENTRETIEN..	La Confession.....	365 à 452
HUITIÈME ENTRETIEN..	Loi morale et naturelle qui, en dehors des lois révélées par Dieu, s'impose généralement à tous, au dire de certains.....	453 à 457
DERNIÈRE OBJECTION..	Entre deux maux, il faut choisir le moindre....	478 à 479

